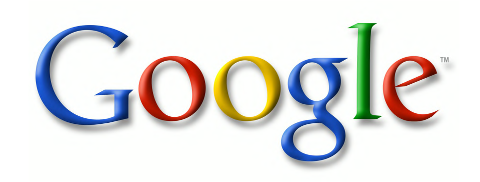



B 1,333,904







PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LES

SECRETS DE L'ÉPÉE

PAR

LE BARON DE BAZANCOURT

PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

M DCCC LXII

I

Pourquoi ai-je écrit ce livre?

Je vais le dire.

Car parmi tous les sujets qu'il pouvait me venir à la pensée de traiter, certes celui-là eût été le dernier auquel j'eusse songé.

Mais le hasard a toujours joué un grand rôle dans les plus petites, comme dans les plus graves

choses de ce monde; il est le point de départ imprévu de bien des événements. — C'est donc le hasard qui m'a fait entreprendre ce travail, dans lequel j'ai jeté des idées et noté des observations qui me sont personnelles sur un art auquel je me suis livré pendant de longues années.

J'étais allé passer quelque temps dans un vieux château appartenant à un de mes amis.

L'automne semait déjà les bois et les champs de feuilles mortes et de plantes jaunies. — C'est une belle saison pour les poëtes, car tout près du sommeil de l'hiver, la nature prend un aspect mélancolique et calme qui prête à la rêverie et donne des ailes à la pensée.

C'est une belle saison aussi pour les chasseurs : le bois, ce dernier refuge du gibier, n'est plus impénétrable, et le vent emporte chaque jour une portion du bouclier de verdure qui protégeait les pauvres animaux.

Là, où j'étais, il n'y avait pas de poëtes, mais en revanche, il y avait bon nombre de chasseurs. On se mettait en campagne après le déjeuner,

et le soir chacun revenait fatigué, comme on doit l'être, après six ou huit heures de marche.

Le dîner terminé, nous nous réunissions habituellement dans le fumoir et nous devisions de mille choses, le cigare à la bouche.

II

Un soir, je ne sais trop comment, la conversation tomba sur l'escrime.

D'abord nonchalante, suivant la marche capricieuse de la fumée bleuâtre qui montait au plafond, cette conversation s'anima peu à peu, se précisa, se concentra pour ainsi dire.

On parle beaucoup et avec plaisir de ce qu'on aime, c'est une vérité vraie pour tout le monde; aussi comme j'ai aimé passionnément l'exercice des armes, j'en parlai longuement et j'émis plusieurs opinions qui par l'expérience, la pratique et l'observation sont devenues chez moi des convictions profondes.

On m'écoutait avec attention, bien que parmi

les quelques personnes présentes, la plupart ne se fussent jamais occupées d'escrime. — C'est une mine si féconde que cette lutte d'adresse, d'habileté, de science, de coup d'œil, d'énergie, de jugement, où toutes les facultés intellectuelles et physiques s'emploient à la fois et se viennent mutuellement en aide.

III

— Savez-vous, me dit un des assistants, que ce sont les secrets de l'épée que vous nous dévoilez?

— Les secrets que je connais, du moins, répondis-je. — Mais certes jamais expression ne fut plus vraie que la vôtre, car l'épée a des secrets infinis; elle se transforme sous la main qui la guide; agile, attentive, souple, intelligente, elle obéit à la moindre indication de la pensée : — Robuste et menaçante avec celui-ci, elle est légère et prudente avec celui-là : — tantôt c'est la

pointe acérée qui attaque, tantôt le bouclier qui pare.

« Pauvre épée! elle et ses secrets sont aujourd'hui bien oubliés, ou du moins médiocrement appréciés.

« Autrefois, et même à une époque qui n'est pas éloignée de nous, — ne pas savoir manier une épée eût fait tache au blason d'un gentilhomme. Aujourd'hui, vous voici plusieurs ici; chacun de vous, je crois, pourrait faire deux ou trois fois ses preuves de noblesse; et combien seraient cependant sérieusement embarrassés, s'il leur fallait se servir d'une épée, et, permettez-moi le mot, — s'en serviraient fort tristement. »

Je vis au sourire qui accueillit mes paroles qu'elles n'étaient que trop justes.

« — Parbleu! repris-je aussitôt, je sais la réponse habituelle en pareil cas.

« Cela ne nous empêcherait pas de nous battre avec autant de courage qu'aucun autre. »

— Oui, messieurs, c'est-à-dire de vous faire tuer par le premier insolent avec lequel vous

aurez maille à partir. — Ah! le beau courage! et comme c'est la peine d'être jeune, intelligent, fort, énergique, pour ne pas savoir même défendre sa vie.

« Ceci me rappelle la réponse d'un général à un officier qui, ne partageant pas son opinion sur je ne sais plus quelle entreprise de guerre, avait ajouté :

« Du reste, général, l'heure venue, vous verrez si je sais me faire tuer. »

— Ce que vous dites est absurde, monsieur, répondit le général; ce qu'il faut, ce n'est pas savoir vous faire tuer, mais au contraire, savoir ne pas vous faire tuer. »

— Que voulez-vous, interrompit un de nos amis; — pour devenir seulement un tireur d'armes à peine passable, il faut des années entières d'études sérieuses et continuelles.

— C'est là une grande erreur.

— Ah! permettez, mon cher; l'autre jour il

m'est tombé sous la main un ou deux traités d'escrime, je les ai ouverts; — ils m'ont terrifié.

— Voilà le grand mot lâché, m'écriai-je : et vous avez tout aussitôt passé avec armes et bagages dans le rang des terroristes, parce que les professeurs, qui ont écrit ces traités d'escrime ont oublié de prévenir, qu'en leur qualité de maîtres d'armes, ils devaient tout savoir et montrer qu'ils savaient tout. — Aussi, de peur d'être taxés d'ignorance, ou de rester au-dessous de leurs prédécesseurs, ils ont fait de la science à tout prix, de la science toujours, de la science encore; érudition profonde mais effrayante, comme vous l'avez dit.

« Pour moi qui ai lu et relu souvent avec la plus scrupuleuse attention les divers écrits publiés sur les armes, je suis resté convaincu, que si j'écrivais un traité d'escrime, ma plus grande préoccupation serait de le dégager de cette effrayante nomenclature de qualités soit-disant indispensables. — Arsenal bien capable, j'en conviens, d'épouvanter les plus résolus et de faire pâlir les vocations les mieux prononcées.

— Et vous avez raison, interrompit le maître de la maison, qui avait peut-être essayé de faire des armes. — Combien l'art et les professeurs eussent gagné, s'ils eussent simplifié l'escrime et fait toucher du doigt la facilité des enseignements. »

IV

La conversation, on le voit, s'animait.

Je repris :

« Malheureusement le plus grand nombre des professeurs qui ont laissé des écrits, ont pensé autrement, et se sont livrés à d'interminables dissertations sur le nom des coups ; ils se sont servis de mots appartenant, c'est vrai, à la langue française, mais d'un usage au moins peu familier, tels, par exemple, que *la main en pronation, ou en supination*, pour dire la main, — les ongles en dessus, ou la main, — les ongles en dessous.

« D'autres se sont attachés à combiner et à classer par nuances infinies les feintes, les parades, les

ripostes, et à faire des subtilités de dénominations, mettant leur amour-propre à arriver au total fabuleux de 12500 coups[1]. (Quelle mémoire pourrait y suffire!)

« J'eusse moi, bien au contraire, tendu de tous mes efforts à prouver que l'on peut parfaitement sans un travail herculéen, arriver à manier fort convenablement une épée, et à trouver dans l'exercice des armes un délassement à la fois plein de charmes et de noble émulation.

« Car hélas! messieurs, il ne faut pas oublier que le latin dont on se sert bien peu, si l'on s'en sert une fois sorti des bancs du collége, le grec dont on se sert moins encore, sont des études utiles, indispensables, mais que la natation par exemple, qui peut vous sauver la vie à un moment donné, que l'escrime, un des exercices les plus salutaires à la santé, qui développe et fortifie les organisations débiles, et peut sauvegarder votre existence contre les provocations d'un bretailleur, ou les brutales agressions d'un butor, sont des arts d'agrément.

1. Lafaugère, *Traité sur les Armes*.

« C'est une chose bien convenue.

« Et il ne faut pas surtout qu'un art d'agrément absorbe trop de temps.—Sur ce point, nous sommes tous d'accord.

« Tenez, je vous parlais tout à l'heure du latin et du grec que chacun de nous a appris plus ou moins au collége.—Eh bien! croyez-vous par hasard, que les études de ceux qui se destinent au professorat s'arrêtent au même point que celles des hommes du monde même les plus instruits? Ne doivent-ils pas sonder plus avant et dans ses replis les plus secrets la science qu'ils veulent eux-mêmes enseigner plus tard aux autres?

V

« Voulez-vous une comparaison plus frappante encore?

L'équitation. — Chacun à peu près apprend à monter à cheval, et monte de manière à ne point paraître trop gauche dans une allée du bois de Boulogne, ou à la suite d'une chasse à courre.

Mais croyez-vous que tous se soient astreints à apprendre l'équitation complète, l'équitation sévère, magistrale, la haute école enfin, dans toutes ses parties? — Chacun a-t-il étudié les principes, analysé les nuances multiples qui font un véritable écuyer et un sportsman accompli, comme M. Mackensie-Grieves?

« Combien peu ont acquis, ou même ont tenté d'acquérir cette rare perfection.

« Mais à ceux-là, demandez ce qu'il leur a fallu d'études sérieuses, approfondies, de travail opiniâtre, eux seuls pourront vous le dire; car en toute chose la perfection, sachez-le bien, n'est que le fruit d'un labeur assidu. — Cependant, à quelques exceptions près, tous ceux que vous rencontrez, montent convenablement à cheval, et chacun y apporte soit l'élégance, soit la souplesse, soit l'énergie de sa nature individuelle, puis peu à peu se perfectionne, ou si vous aimez mieux, se complète sans s'en apercevoir, par l'habitude et l'expérience.

« Il en est de même pour les armes.

Si vous voulez devenir un véritable tireur, certainement il vous faudra de longues années de travaux, de méditations sévères, d'exercices incessants. — Mais que vous importe cette perfection ? Qu'en feriez-vous? Elle vous embarrasserait.— Ce qu'il vous faut à vous, hommes de loisirs, c'est de faire des armes comme vous montez à cheval, pour votre agrément et pour votre usage personnels : — je dis, remarquez-le bien, — votre agrément, car nul exercice ne porte en soi plus d'attrait et ne passionne plus entièrement que celui des armes.

— Vous pensez donc, interrompit le comte de C..., que l'on peut apprendre à faire des armes en aussi peu de temps et aussi facilement que l'on apprend à monter à cheval ?

— J'en ai la conviction, mais entendons-nous bien, — monter à cheval de manière à ne pas en tomber à tout propos. — Je dis, sans vouloir faire une assimilation complète entre l'escrime et l'équitation, que pour l'un comme pour l'autre de

ces deux exercices, il faut au plus une année pour obtenir de bons et réels résultats, et j'ajoute que ces études auront pris, après quelques mois d'exercice, un charme dont vous ne pouviez vous douter.

« Voyons, entre nous, est-ce trop vous demander pour vous apprendre à vous très-bien porter et à défendre votre vie?

— Mais que ne le dit-on alors? interrompit tout à coup un de nos amis.

— Parbleu, mon cher, je vous le dis, et qui plus est, j'espère bien vous le prouver, si un autre jour, il vous prend fantaisie de continuer cette conversation.

— Nous vous sommons de tenir votre parole, dirent à la fois tous les assistants, et dès demain.

— A demain, soit, messieurs, je ferai de mon mieux pour vous convaincre; mais vous me prenez à l'improviste.

— Et la nuit?

— Vous avez raison, la nuit porte conseil, à demain. »

VI

Voilà pourquoi et comment j'ai écrit ce livre.

Ce sont nos différentes conversations que j'ai mises au net et réunies.

PREMIÈRE SOIRÉE

PREMIÈRE SOIRÉE.

I

Le lendemain soir, à l'heure convenue, chacun était exact au rendez-vous.

« — Allons, me dit le maître de la maison, voici votre auditoire au grand complet, les cigares sont allumés, et nous vous écoutons.

« — Vous devez bien penser, messieurs, répondis-je, que je n'ai pas l'intention d'entreprendre

un cours d'escrime. Les traités qui ont été faits surtout les deux derniers, par MM. les professeurs Gomard et Grisier, ont dit à ce sujet tout ce qu'il y avait de bon à dire, — beaucoup trop peut-être selon moi. Il y a excès de conseils excellents, excès de règles excellentes, excès de recommandations excellentes, excès de coups, de feintes, de parades, de ripostes, de contre-ripostes, etc.

Je diffère complétement de l'opinion généralement accréditée sur la nécessité et l'importance d'un jeu varié. — Je crois que la force d'un tireur habile consiste bien plus dans la justesse de ses appréciations, la promptitude et l'à propos de son jugement, la vitesse de sa main, et la rectitude de ses mouvements, soit d'attaque, soit de parade, soit de riposte, que dans une grande variété de jeu, qui nécessite des études beaucoup plus compliquées et embarrasse la pensée du tireur, au lieu souvent de le servir et de lui venir en aide.

L'alphabet de l'escrime, si je puis m'exprimer ainsi, est invariable, indiscutable comme tous les alphabets.

Au lieu de lettres, ce sont des mouvements calculés, précis, combinés d'après l'équilibre naturel de notre organisme et la flexibilité ou la souplesse possible des membres et du corps. — Je ne me pose point en maître d'école; je ne veux point vous apprendre cet alphabet, et j'admets tout d'abord que vous le savez. — Ce que je veux, ce que j'essayerai du moins, c'est raisonner avec vous le côté intellectuel, sans lequel le côté matériel devient une machine lourde et impuissante.

Je chercherai à être bref, simple, logique, pour vous prouver que les armes ne sont pas si ennuyeuses et si difficiles à apprendre que vous le supposiez.

Ne me laissez pas oublier surtout que c'est une conversation, et faites-moi les observations qui vous viendront à l'esprit.

C'est bien convenu.

« — Soyez tranquilles, dirent plusieurs voix, nous userons et abuserons de la permission.

II

Je commence, et je tiens tout d'abord à bien expliquer ma pensée.

L'escrime réduite à sa plus simple expression m'a paru la voie la plus vraie à suivre.

Pourquoi égarer la pensée, le travail et l'intelligence dans des routes inextricables, qui ne sont, à vrai dire, que le développement souvent à l'infini, des premiers éléments?

L'escrime dans son enfance, cherchait à se tracer une route ; — elle avait tout à faire, tout à découvrir.

Peu à peu, et à mesure que les différentes époques se succédaient, cet art a tendu, en se perfectionnant sous certains points de vue, à se modifier, à se simplifier surtout, et les vieilles théories s'affaissaient et disparaissaient pour faire place à de nouvelles doctrines.

C'est la loi commune de toute chose; — mais il ne faut pas oublier que les anciennes méthodes des premiers professeurs, soit en Italie, soit en France, datent du XVIe ou XVIIe siècle, et que les armes dont on faisait usage à cette époque étaient très-dissemblables des nôtres comme forme, pesanteur, et moyen d'action.

La modification des armes a naturellement amené la modification des systèmes.

Certes, il serait curieux de suivre l'escrime dans ses changements successifs, et de la comparer, telle qu'elle est aujourd'hui, avec ce qu'elle était du temps où Marozzo écrivait son traité d'armes en 1536. — (Pardonnez-moi cette érudition).

L'épée alors était une lame plate et droite, tranchante des deux côtés. — Je n'ai pas besoin de vous dire que ce professeur était Italien. — Le premier ouvrage français qui parut sur cette matière fut, je crois, celui d'Henri de Saint-Didier, en 1573; il était dédié à Charles IX.

L'escrime, en France, était à cette époque de

beaucoup en retard sur l'Italie, qui déjà depuis vingt ans, avait abandonné les coups de taille pour les coups de pointe.

Je ne veux pas retracer ici le fatigant développement de la science des armes; — ce qui vous prouverait que de tout temps le progrès a été nié, avant d'être admis comme réalité.

Laissons donc de côté, et vous m'en saurez gré, les anciennes méthodes, pour arriver sans transition aucune à celle pratiquée de nos jours.

III

On veut absolument distinguer *deux écoles*, probablement afin de se placer dans la bonne, et de ranger ses adversaires dans la mauvaise.

Je n'en connais sérieusement qu'une seule. — Seulement elle a plusieurs aspects.

J'en vois trois très-distincts, — mais ces différents aspects sont loin de se dénaturer les uns par les autres.

Ce sont trois voies différentes : — chacun choisit celle qui lui convient.

La première — est l'escrime regardée comme exercice gymnastique, gracieux, combiné à peu près comme le serait un pas chorégraphique, dont les mouvements s'entrelacent, se nouent et se dénouent, semblables en cela aux figures d'un quadrille.

Ne pourrait-on pas dire que, dans cette voie, le point de départ est le combat à armes blanches dans les mélodrames, les duels rhythmés des théâtres, et que l'expression la plus élevée, — ou si vous le préférez, — le but, se trouve dans ces séries de passes diverses, de voltes, et dans cette suite multipliée d'attaques, de parades, de ripostes, de coups habilement et méthodiquement portés?

La seconde — est l'escrime envisagée comme véritable science, comme art profondément étudié, fouillé, sondé dans toutes ses parties, interrogé dans ses replis les plus cachés, dans ses secrets les plus difficiles.— Alors, comme pour toute science, c'est seulement par un travail conscien-

cieux, une étude opiniâtre, secondés par une organisation physique et intellectuelle, particulièrement apte à cet exercice, que l'on peut atteindre à cette suprême force, apogée de l'art. — Sachez-le bien, l'on n'enregistre que rarement dans l'histoire des armes, des supériorités incontestables, étoiles brillantes qui marquent toute une époque.

La troisième — est l'escrime considérée sous le point de vue de la défense personnelle.

Là, l'étude se façonne, pour ainsi dire, au gré de l'intuition secrète de chaque organisation individuelle.

C'est la lutte sérieuse, menaçante, pleine d'imprévu. — Au lieu de passes artistement combinées, savamment suivies, c'est le fer qui heurte le fer, cherchant partout à se frayer un passage.

C'est le combat au lieu du jeu, — mais le combat d'autant plus terrible, que la science vient lui prêter son aide, qu'il accepte d'elle ce qui le rend fort et repousse ce qui le gêne, ou lui ôte l'étincelle instinctive de son inspiration.

De là vient la différence des deux méthodes, des deux écoles, si vous voulez.

L'une voulant conserver intactes et pures de tout alliage les anciennes traditions académiques, j'allais dire chorégraphiques, — l'autre tendant vers ce qu'on appelle maintenant le réalisme.

Est-ce un bien ? — est-ce un mal ? —

Tout aujourd'hui, tend vers ce réalisme, mais il n'est pas cependant de nécessité absolue d'admettre que le rêve soit le type de la beauté parfaite, et la réalité celui de la laideur ou de la difformité.

Ce siècle est un siècle positif, trop positif, hélas! et je le déplore sous certains points; c'est le résultat des commotions qui l'ont si souvent ébranlé. — L'idéal a eu peur de tant de bruit, de tant de bouleversements successifs et imprévus, et s'est servi de ses ailes pour s'envoler loin de nous.

IV

Voilà, me direz-vous, des réflexions bien graves pour un semblable sujet. — Mais ne le savez-vous pas aussi bien que moi, les plus petites choses touchent aux plus grandes par une connexité souvent inaperçue, mais qui n'en existe pas moins?

« — Chaque époque, dit l'un des assistants, a ses mœurs et ses habitudes. Nous ne sommes plus à celle où tout bon gentilhomme portant une épée à son côté, était tenu par conséquent de savoir s'en servir.

Chacun n'a pas en soi le goût de l'escrime assez fortement prononcé pour tenir à en pénétrer tous les mystères. — On n'en a souvent ni le temps, ni le désir; celui-ci à cause de ses occupations, celui-là à cause de ses plaisirs. — Tenez, voulez-vous que je vous réduise la pensée de chacun à sa véritable expression. — « Être dangereux sur le terrain, savoir honorablement défendre sa

vie, » — voilà ce que le plus grand nombre demande à l'étude des armes.

« — Notre ami a raison, ajouta le vicomte de G.... en riant, chacun ne veut que ce qui est nécessaire à sa consommation personnelle.

« — Certainement, repris-je, tout cela est vrai, mais non pas vrai généralement, et vous en auriez, messieurs, facilement la preuve, en visitant les différentes salles d'escrime de Paris. — S'il vous prenait fantaisie, par exemple, de vous arrêter dans celle de mon cher professeur Pons, vous verriez une réunion d'amateurs qui aiment l'exercice des armes, qui en conservent le culte et le goût, et savent fort bien manier une épée.

Mais, pour faire la part de chacun, je m'empresserai d'ajouter que l'étude des armes simplifiée n'enlèverait rien à celles-ci de leur puissance et de leur éclat ; — je dis surtout qu'un traité d'armes à l'usage des gens du monde, qui ont tant de temps à perdre et si peu de temps à donner, est un livre à

faire, un livre utile, important, peut-être indispensable. C'est une lacune que j'indique, et si vous le voulez, messieurs, je vous dirai sommairement comment je comprendrais ce livre et cet enseignement. — Sans nul doute, je soulèverai de grandes clameurs, mais qu'importe! — J'ai la conviction d'être dans le vrai.

V

ous ai dit que l'on voulait absolument disti r *deux écoles* dans l'escrime. — Évidem m la nouvelle, c'est la mauvaise; — et comme j'e iis, permettez-moi de la défendre, ou du m de vous en expliquer les tendances, logi ent, théoriquement et pratiquement.

Je vous avertis, dit une voix, que voilà ots bien effrayants.

— Soyez sa te, ils ne sont pas si terribles q ils en on Ir — Seulement en traitant à

fond ces questions générales, ce sera rendre plus clair et bien plus compréhensible ce que j'aurai à vous dire plus tard.

« *Faire des armes*, ainsi qu'on le voit aujourd'hui, disent certaines personnes, — c'est vouloir les ramener vers leur côté brutal. »

« Non, répondrai-je, — vous vous trompez ; c'est les ramener vers leur but véritable.

« Que voulez-vous ?— un exercice, un art, dont le point de départ est le combat entre deux ennemis qui cherchent à se tuer, ne peut pas être regardé comme un simple amusement et une étude académique de grâce et de belles manières.—Ne serait-il pas, je vous le demande, facile de prouver que l'escrime en sacrifiant si complétement son essence première à des idées par trop exclusives, jouait un jeu qui pouvait plus tard lui coûter fort cher ?

« Selon moi, dirai-je encore, la révolution qui s'est opérée est un progrès, et non pas un fait brutal ; — à moins que la vérité ne soit ce fait brutal qui tient si fort au cœur.

« A part quelques individus qui veulent devenir des tireurs d'armes, les élèves qui hantent les salles d'escrime, viennent, — du moins le plus grand nombre, — demander aux professeurs, non les secrets de l'art qu'ils enseignent, mais les secrets de l'épée qu'ils tiennent à la main. »

J'ai aimé dans ma jeunesse l'exercice des armes avec passion, je l'ai étudié avec ardeur, et je me suis livré aux études les plus suivies et les plus consciencieuses, à une époque où l'on comptait de très-forts amateurs, tireurs habiles, savants et dignes des meilleurs temps du beau règne de l'épée.

Ceux-là s'appelaient MM. Ambert, Caccia, Choquet, lord Seymour, marquis de l'Angle, etc., et formaient une sorte de faisceau qui tenait la tête haute devant les maîtres les plus habiles.

A cette époque, et je le dis dans toute la sincérité d'une appréciation impartiale, l'escrime me paraît avoir atteint un degré de puissance aussi complet qu'en aucun temps.

VI

Une ère nouvelle s'était ouverte. — La voie dans laquelle marchait l'art de l'escrime s'était subitement élargie.

Ce n'étaient plus les armes d'autrefois; — ce n'était plus une académie, un exercice de grâce, d'agilité, d'adresse, proscrivant l'imprévu, et récitant couramment un livre appris par cœur. La déviation (et c'est le mot) des idées nouvelles, en lui ôtant ses allures élégantes perfectionnées à l'excès, ramenait cet art difficile vers des régions plus matérielles, je le veux bien, mais vers des obstacles réels qu'il fallait combattre et surmonter.

L'essor était donné.

L'homme agile, leste, hardi, entreprenant, auquel l'habitude des exercices du corps avait donné un sentiment profond de défense personnelle, se présentait en face d'un tireur avec des

défauts, je dirai plus, des monstruosités en fait d'escrime, mais ayant à la bouche ce dilemme logique :

« Vous êtes professeur ou tireur habile ; moi je ne sais rien ou fort peu de chose; touchez-moi et empêchez-moi de vous toucher, voilà tout. — Je fais ce que je peux et comme je le peux, faites ce que vous savez et comme vous le savez. »

Selon moi, la seule manière de réduire au silence un semblable interlocuteur, était de le combattre et de lui montrer qu'en effet il ne savait rien et ne pouvait rien.

D'autres pensaient autrement, et se contentaient de combattre.... par le dédain cet hydre nouveau qui se représentait à tout instant sous des formes diverses.

Ce fut un foudroyant concert d'imprécations parmi les professeurs, je ne dis pas parmi tous.

« L'art, — disaient-ils, — n'est plus qu'un mythe, un souverain découronné; faut-il le prostituer, le fourvoyer au milieu des écarts d'une

ignorance brutale, — nouvelle tour de Babel ; où chacun veut parler une langue à soi, un idiome inconnu des autres. »

Ce raisonnement, tout absolu qu'il voulait être, ne manquait certes pas de vérité ; mais on ne pouvait pourtant nier qu'il y avait aussi, au milieu de ces excès et de ces écarts, une réalité qu'il ne fallait point entièrement dédaigner. — Car, à côté des fous, qui eussent voulu placer leurs extravagantes théories sur un piedestal, on rencontrait des tireurs expérimentés, auxquels l'étude et la science avaient donné un jugement sain, une grande habileté. — Ceux-là, il est vrai, marchaient sur les anciens préjugés et acceptaient de grand cœur que l'arène fût plus vaste et plus large, et que chacun, selon sa nature, y eût ses coudées franches.

Évidemment c'était une révolution, une vraie révolution. — Elle s'annonçait par des symptômes irrécusables, se faisait menaçante et s'attaquait aux vieilles idées et aux traditions jusque-là réputées inamovibles.

Le fameux axiome de Molière : — *toucher et ne pas*

l'être, se dressait triomphant. — Le vrai et le faux se tenaient étroitement par la main; il fallait dégager le bon grain de l'ivraie, mais ne pas vouloir cependant tout jeter au rebut.

VII

Au résumé, cette nouvelle école, quels changements apportait-elle ?

Aucun par le fait qui ne fût rationnel. — Elle ne supprimait rien; — elle ajoutait.

Elle disait :

« La force réelle d'un tireur d'armes consiste moins dans l'élégance de sa tenue, la grâce académique de sa pose, la régularité magistrale de ses coups, que dans leur justesse, leur à-propos, leur promptitude d'exécution.

« Une fois qu'un tireur connaît les règles fondamentales des armes;

« Que sa main en parfaite union avec son corps sait équilibrer tous ses mouvements ;

« Que son poignet assoupli sait parer près de l'épée et la suivre, sans se livrer à des écarts désordonnés ;

« Qu'il sait ce que vaut un pas en arrière et un pas en avant ;

« Qu'il apprécie le danger auquel il s'expose dans les attaques composées, et le coup d'œil qui doit présider aux attaques franches ;

« Laissez-le suivre la voie où son instinct le pousse et employer, selon ses inspirations, le fruit de ses études. »

Ne lui dites pas :

« Voici un cercle restreint, dans lequel doivent s'enfermer votre pensée et vos mouvements.

« Vous vous sentez plus à votre aise et plus prêt à l'attaque et à la riposte en penchant le corps

en avant et en vous courbant sur vous-même; — n'importe, redressez-vous, c'est la règle du beau académique.

« Vous aimez à vous tenir à longue distance, pour que la crainte perpétuelle d'une attaque de vitesse ou de surprise n'entrave pas la netteté de votre jugement; — du tout, il faut rester à juste mesure et engager l'épée.

« Vous craignez les attaques à l'épée, les battements, les croisés, les liements de fer, les coups de surprise, et, pour les éviter, vous éloignez votre lame de celle de votre adversaire; — du tout, il faut donner le fer; c'est la règle; les mauvais tireurs seuls cherchent à s'y soustraire.

« Vous tirez dans les lignes basses; vous atteignez le ventre, par exemple. — Certes, dans un duel ce serait un coup mortel; mais il est convenu en armes que c'est disgracieux, et sans aucune valeur : — donc le coup est mauvais. »

VIII

Ce sont des préjugés.

L'assaut est l'image du combat.

Laissez donc à chacun sa liberté d'action et ne forcez pas celui-ci à être gracieux et élégant, si son instinct et sa conformation ne l'y portent pas. — Laissez celui-là façonner à sa guise ce qu'il sait, et ne le contraignez pas à vous ressembler trait pour trait, afin d'en avoir plus facilement raison.

S'il fait des fautes, — profitez-en, c'est la meilleure manière de le convaincre.

Si son jeu est dangereux sans être beau, — tâchez alors d'être à la fois contre lui beau et dangereux.

Enfin, donnez libre carrière aux différents jeux et aux différents instincts, quand ils ont pour base l'étude des armes. — Croyez-vous donc que

la science, ce fruit du travail intelligent, leur soit étrangère, parce qu'ils ne satisfont pas à vos idées, et qu'ils cherchent un progrès, où vous vous obstinez à ne voir qu'un fâcheux écart?

De deux choses l'une.

Ou les moyens que ces tireurs emploient, les systèmes d'attaque et de défense qu'ils ont adoptés sont le résultat du raisonnement et de l'étude, dans lesquels ils puisent toutes leurs inspirations, comme, vous, vous y puisez les vôtres, et alors, vous en avez eu la preuve, ils ont becs et ongles et l'on ne s'en tire pas avec eux à si bon marché.

Ou, au contraire, ils agissent sans jugement, ferraillant au hasard, rompant ou avançant sans ordre, ni mesure; leurs parades sont larges et molles, sans aucun sentiment du fer, leurs attaques décousues, désordonnées, indécises. — Dès lors ils ne sont pas dangereux; le hasard pourra peut-être bien les protéger une fois, mais votre expérience et votre habileté en auront facilement

raison, et leur imprévoyance tombera bientôt dans tous les piéges que vous lui tendrez.

IX

Voilà, messieurs, la question en litige, la grande querelle qui divise les deux écoles. — La rose rouge et la rose blanche. — Aussi ai-je cherché à vous l'expliquer dans son ensemble aussi clairement qu'il m'a été possible de le faire. Vous en saisirez plus facilement les détails qui feront le sujet de nos prochaines conversations.

« — De quoi nous parlerez-vous demain? dit le maître de la maison.

« — Ma foi, je n'en sais rien ; il serait difficile de suivre un ordre régulier, et je laisse le hasard conduire nos entretiens. — Du reste, j'ai aperçu ce matin dans la bibliothèque un ou deux vieux volumes sur l'escrime et je compte les feuilleter. »



DEUXIÈME SOIRÉE

DEUXIÈME SOIRÉE.

I

Je n'en étais encore qu'à la seconde conversation, et le but que je voulais atteindre avait pris dans ma pensée une gravité inattendue. Je sentais que j'avais entrepris en riant une lourde tâche, que j'avais avancé certaines théories qu'il me fallait sérieusement soutenir. — C'était un système à développer devant des personnes presque toutes assez ignorantes en armes, et qui n'eussent rien compris aux termes techniques.

Il fallait être clair, précis, et prêt à répondre à toutes les observations qui pourraient m'être faites.

Je tenais surtout à convaincre mon petit auditoire : car dans une certaine classe de la société, je trouve incomplète toute éducation où l'escrime a été négligée, et bien coupables les parents qui n'ont pas compris la double et indispensable importance de cette étude qui développe le corps, habitue aux mâles exercices et protége la vie.

« — Ah ! ah ! dis-je en entrant dans le fumoir où nous nous réunissions chaque soir, je crois que mon auditoire est au grand complet.

« — Votre auditoire vous attend, dit le maître de la maison, prenez ce fauteuil qui vous attend aussi, et commencez quand vous voudrez.

« — Eh bien, je commence, » répondis-je en m'asseyant.

II

Je vous ai dit hier, que, selon moi, l'étude des armes gagnerait beaucoup à être simplifiée, et que cette étude n'était pas si effrayante et si longue que pouvaient vous le faire croire certains traités d'escrime avec leur attirail de coups compliqués et innombrables.

Dans les armes, les principes élémentaires sont au nombre de QUATRE.

On peut les diviser ainsi :

Attaques simples.
Attaques composées.

Parades simples.
Parades de contre, ou parades composées.

ATTAQUES SIMPLES.

Coup-droit. — Dégagement.

ATTAQUES COMPOSÉES.

Une, deux. — Battement tiré droit. — Battement dégagé. — Menacé dégagé. — Menacé coupé. — Tour d'épée, soit en tierce, soit en quarte.

PARADES SIMPLES.

Quarte. — Tierce. — Seconde. — Quarte-basse ou quarte-croisée.

PARADES DE CONTRE.

Contre de quarte. — Contre de tierce. — Cercle.

III

Voilà un enseignement bien peu compliqué.

« — Mais, interrompit un des assistants, vous oubliez dans votre nomenclature un grand nombre de coups ou de parades; car il n'est pas possible que cette série de noms et de passes différentes, qui font des livres d'escrime un grimoire souvent indéchiffrable, se réduise à une aussi simple expression.

« — Je les oublie volontairement, mon cher monsieur, très-volontairement, parce que, selon moi, ils ne servent qu'à embarrasser l'intelligence d'un élève. — Plus vous simplifierez les moyens d'action, plus vous en rendrez l'exécution facile et l'enseignement prompt.

Je l'ai dit bien souvent : ce n'est pas la dimension d'un volume qu'il faut, pour satisfaire aux exigences d'un traité d'escrime, mais une feuille

de papier tout au plus, et encore, remarquez que dans le nombre, pourtant si restreint, des parades, des attaques et des ripostes que je viens de vous énumérer, il y en a plusieurs que j'aurais pu retrancher logiquement, car elles ne sont que les différentes formes d'exécution d'un même coup.

Ainsi, par exemple : *Une, deux* — se composent de *deux dégagements*, — l'un, exécuté dans la ligne de quarte, — l'autre dans la ligne de tierce.

Le battement tiré droit — se compose d'*un battement du fer* et d'*un coup droit.*

Le battement dégagé, — d'*un battement* et d'*un dégagement.*

Le menacé coupé, — *le menacé dégagé*, — sont également les différentes applications les plus usuelles *du coup droit*, ou *du dégagement*, les deux coups fondamentaux de l'escrime.

Le coupé lui-même est aussi, à vrai dire, une

sorte *de dégagement*, puisque, parti du même point, il arrive au même but, et se pare par les mêmes parades; — seulement, le *dégagement* passe par-dessous l'épée, — le *coupé* par-dessus.

Le tour d'épée en quarte — est-il autre chose que le *contre de quarte*, dessiné et complété ici comme attaque, tandis que, tout à l'heure, il était exécuté comme parade?

Le tour d'épée en tierce — tient également du *contre de tierce.*

Vous voyez donc, qu'en fait, la multiplication des coups, loin de s'étendre à l'infini, se réduit à une très-petite proportion.

Tout le reste, selon ma conviction, n'est qu'un dédale inutile dans lequel il faut bien se garder d'entrer.

Mon raisonnement, est je crois, facile à comprendre.

Ces attaques et ces parades parcourent les dif-

férentes lignes par lesquelles l'épée peut nous atteindre; c'est-à-dire *le dessus*, — *le dessous*, — *le dedans*, — *le dehors*.

L'esprit du tireur dégagé de cet imbroglio de parades et de demi-parades, voit plus clair dans ce qu'il combine, et dans ce qu'il doit combattre.

La main elle-même reçoit le contre-coup de cette lucidité; — elle va droit à son but, elle n'hésite pas, elle ne s'égare pas, et double alors de rapidité et de franchise d'exécution.

Or, n'oubliez pas que *la vitesse de la main* est, avec ce qu'on appelle : — le *jugement en armes*, la qualité la plus essentielle, la plus importante, la plus indispensable.

IV

Tenez, messieurs, puisque notre conversation roule aujourd'hui sur ce chapitre-là, mettons tout de suite en présence les trois mots qui composent la langue de l'escrime.

LE JUGEMENT.

LA RÉGULARITÉ.

LA RAPIDITÉ.

Celui qui posséderait ces trois qualités, serait le modèle accompli du plus parfait tireur.

Le jugement en armes. — Mais, au nom du ciel! ne vous en effrayez pas, comme d'une hydre à cent têtes qui défend l'entrée du sanctuaire.

Est-ce autre chose que cette part d'intelligence que chaque individu apporte dans ce qu'il fait? — Dans toutes les conditions de la vie, depuis les plus infimes jusqu'aux plus grandes, là, où il n'y a pas intelligence, il n'y a rien.

En armes, *le jugement* c'est surtout la méfiance, la ruse, la prudence sage, l'interrogation muette de l'épée, la justesse de l'appréciation par la pensée. — Or, tout cela trouve déjà un aliment par le fait même des leçons du professeur, et votre intelligence naturelle, venant elle-même prendre sa

part, l'expérience fera germer ces bonnes semences. — Ne vous en préoccupez pas; la préoccupation nuit le plus souvent à la lucidité de notre esprit

Ce n'est pas sans motif que je me suis servi l'autre jour de ces mots : — *l'alphabet des armes.*

Les armes forment une langue par demandes et réponses. Du moment que vous en saurez les mots, vous pourrez la parler et la comprendre. — Vouloir faire de chaque chose une étude à part, c'est encore nuire à ce que je recherche par-dessus tout, — à la simplicité et à l'unité de l'enseignement.

V

La régularité — est aussi une qualité qui s'acquiert peu à peu par l'étude; c'est le résultat de l'assouplissement du corps et du poignet, c'est l'union de tous les mouvements entre eux.

Mais, de même que, pour — *le jugement en*

armes, — ce résultat ne peut s'obtenir de prime abord; il est la conséquence la plus immédiate et la plus naturelle des enseignements du maître. — Il prend sa source dans les études journalières; sachez donc l'attirer à vous et l'attendre, comme on attend sur un arbre ce fruit que le soleil dore et mûrit graduellement. — Qu'il vienne naturellement, sans secousse, s'incrustant, pour ainsi dire, en vous.

La rapidité, — entendons nous bien, la rapidité non-seulement de la main, mais celle des mouvements du corps, est une des grandes forces, soit comme attaque, soit comme défense, soit comme retraite. — C'est dès le commencement, selon moi, le point capital.

Aussi, je crois qu'il faut bien se garder de pousser à l'excès le mode d'enseignement qui consiste à répéter sans cesse :

« Allez doucement, — étudiez lentement les différents coups ; — réglez votre main, — décom-

posez vos mouvements, — ne vous pressez pas; — mon Dieu! vous irez vite assez tôt. »

Certes, il est utile de régler sa main par l'exercice de la leçon au plastron, mais il n'est pas utile de la régler lentement. — Une fois le mécanisme de chaque coup indiqué, forcez l'élève à prendre tout aussitôt l'habitude de la vitesse; — la lenteur est si commode, par la facilité qu'elle donne comme exécution, facilité dangereuse qui réagit sur le jugement et habitue l'intelligence à la paresse.

Si, sous prétexte de régler la main, de décomposer les coups, vous laissez au contraire prendre des habitudes de lenteur, c'est un germe que vous n'arracherez peut-être jamais.

Quand l'enfant s'essaye à marcher, vous inquiétez-vous de ce que chancelant, inhabile, il pose irrésolûment ses petits pieds sur le sol; vous le soutenez, mais vous le laissez marcher. L'enfant peu à peu prend des forces, comme l'oiseau prend des ailes.

L'élève est cet enfant. — A mesure que la science et l'expérience grandiront en lui, beaucoup de défauts disparaîtront d'eux-mêmes, ou se rectifieront plus facilement par le raisonnement.

La vitesse est une force mécanique qui ne se raisonne pas, ne s'analyse pas, mais qui se produit.

Alimentez le feu et ne le laissez pas s'éteindre.

Croyez-vous qu'il suffise de dire à un moment donné : — « faites vite, ce que jusqu'à présent vous avez fait lentement. »

C'est un nouvel ordre d'idées dans lequel il faut entrer. — Ce sont de nouvelles difficultés à surmonter.

Voilà, messieurs, dans leur ensemble les principes essentiels de l'escrime.

Je ne sais, si je vous ai démontré à quel point la leçon ainsi simplifiée, perd de la terreur qu'elle inspire à ceux qui, par mégarde, ont ouvert un traité d'armes, mais j'ai la conviction qu'un sem-

blable enseignement amènerait promptement de très-bons résultats.

Pour compléter ma pensée, puisque nous sommes ici entre nous, et qu'il n'y a pas de professeurs, je vais vous indiquer sommairement comment je procéderais, si j'enseignais les armes.

VI

Je demanderais d'abord à un élève de donner pendant le premier mois, une *demi-heure par jour* à l'exercice des armes ; puis ensuite de le continuer, *trois fois* par semaine.

La première leçon serait consacrée à lui démontrer par le raisonnement et la pratique l'importance capitale qui réside dans l'union et l'équilibre parfait des mouvements entre eux.

C'est la loi fondamentale de tous les exercices du corps, qu'ils s'appellent : — équitation, natation, gymnastique ou escrime.

Je le ferais marcher en avant, — en arrière, — se développer, — se relever en conservant son aplomb.

Cette première leçon suffit à l'intelligence la plus étroite, pour comprendre le mécanisme de ces différents mouvements qui prennent leur base dans la nature et dans l'instinct de notre propre organisation.

« — Tenez mon cher C*** ajoutai-je en me levant, vous ne vous êtes jamais occupé d'armes, je le crois du moins. — Voulez-vous me permettre de me servir de vous comme démonstration ?

« — Avec grand plaisir, mais je serai bien gauche.

« — Pendant quelques minutes peut-être, c'est la loi commune et nul n'y peut échapper. — Ainsi, placez-vous *en garde*. — Ce mot seul vous dit le but que vous voulez atteindre.

« Etre en garde, — vous garder, — c'est-à-dire, vous tenir prêt à l'attaque comme à la défense.

« Ployez les jarrets. — Permettez-moi une expression peut-être impropre, mais qui explique

plus clairement ma pensée. — Asseyez-vous sur vous-même.

« Votre bras droit doit être à demi-tendu. — Comme principe général, le poignet est à la hauteur des pectoraux. — Plus tard, vous pourrez, selon le penchant instinctif de votre organisation modifier ces études élémentaires. Le point important, c'est de conserver sans roideur la liberté des mouvements, l'aplomb du corps. — Dans cette position, l'épée est plus à même de parcourir toutes les lignes qu'elle doit surveiller.

Je marche sur vous. — Pour vous éloigner et maintenir toujours votre distance, vous n'avez qu'à porter le pied gauche en arrière et à le faire suivre immédiatement du pied droit.

Pour avancer vers moi ; c'est la même chose, en sens inverse. — Le pied droit se porte en avant et le pied gauche le suit.

Bravo ! — vous marchez comme un professeur. Ayez soin de conserver les jarrets ployés, le corps

bien d'aplomb, toujours prêt à la défense et à la retraite. — Si vous vous sentez une propension à l'incliner, que ce soit plutôt en avant, qu'en arrière. — En portant le corps en avant, vous ne vous exposez pas davantage; car le corps, par son inclinaison se garantit lui-même, diminue sa surface et rend les coups qui doivent le toucher, plus difficiles à pointer; — mais si vous le rejetez en arrière, vous perdez toute vitesse, soit dans l'attaque, soit dans la riposte. — Êtes-vous fatigué ?

« — Non.

« — Tant mieux ! cela montre que votre position est bonne, qu'il n'y a point contraction dans les muscles, et qu'elle ne paralyse aucun de vos mouvements. — Il est convenu, n'est-ce pas, que vous cherchez, en vous effaçant, à offrir le moins de prise possible à votre adversaire.

Ceci c'est la défense.

Passons à l'attaque.

VII

Pour attaquer; — vous vous développez, en portant vivement la jambe droite en avant et en tendant le jarret gauche, de manière à donner à votre corps toute son extension.

Que votre attaque soit simple ou composée, — les mouvements de la main et le déploiement du bras, bien que liés étroitement au développement du corps, — doivent toujours le précéder. — Si les jambes agissent avant la main, l'équilibre n'existe plus.

N'oubliez pas non plus, que la retraite doit toujours être aussi prompte que l'attaque. — Le plus grand péril de celle-ci, c'est l'abandon, car l'abandon ne laisse aucune force, aucune rapidité pour éviter le danger.

« — Mais, interrompit un des assistants, est-il donc d'une nécessité absolue, lorsque l'on est en

garde, d'arrondir gracieusement le bras gauche, puis, en se développant, de le tendre le long de la cuisse?

« — Ne l'arrondissez pas si vous voulez. Je n'y tiens pas absolument. — Placez-le derrière votre dos, si cela vous convient; car si vous le mettiez en avant, vous avanceriez forcément l'épaule gauche et offririez, par cela même, aux coups de votre adversaire une surface plus grande.

Le bras, remarquez-le, joue le rôle du balancier pour un danseur de corde; il équilibre les mouvements et égalise le poids du corps. — Puisque vous l'avez, il faut bien le placer quelque part : réfléchissez, et vous verrez que cette position est peut-être encore la moins gênante. Elle a sa part dans l'ensemble, voilà sa seule raison d'être. — Aussi, je ne vous chicanerai pas sur ce point.

Dans l'escrime, les mouvements du corps et des membres ont une grande importance. — Tout le mécanisme des armes repose sur ceux que je viens de vous indiquer.

J'ai voulu les détailler et les passer devant vous à l'alambic.

VIII

Maintenant un dernier mot. — Pourquoi a-t-on choisi cette position et ces mouvements ?

Parce qu'ils sont naturels et instinctifs.

La règle, la voilà. — Elle est basée sur l'expérience, sur la pratique, sur la vérité.

Quel but veut-on atteindre?

Dans la garde défensive, laisser aux membres leur pleine liberté d'action, — leur souplesse, — leur élasticité.

Dans l'attaque, donner au développement du corps toute sa puissance.

Maintenant, essayez de changer cette position;

tenez les jarrets tendus; vous comprendrez bien vite vous-même la difficulté que vous éprouverez à exécuter les différents mouvements, soit d'attaque, soit de défense, soit de retraite.

Le corps perdra son aplomb, et sera en retard ou en avance sur l'action de la main et le développement du bras.

Les jarrets sont les deux ressorts qui réagissent sur le corps et déterminent ses mouvements les plus rapides. — A la chasse, si vous voulez franchir un fossé, vous ployez vos jarrets, pour y puiser la puissance d'élasticité dont vous avez besoin.

Si vous vous élancez à terre d'un point élevé, vous ployez également les jarrets, au moment où vos pieds touchent le sol; sans cela, vous sentiriez dans tout le corps un ébranlement terrible.

J'appuie sur ce point, pour bien vous en faire saisir la nécessité absolue, et vous mettre à même de toucher du doigt les effets et les causes. — Pour tout cela, l'instinct a été le premier guide; l'expérience n'est venue qu'après en consacrer les principes.

Mais j'ajoute :

Une fois que vous aurez acquis par la pratique l'accord des mouvements entre eux, et compris tout ce que peut vous donner de force, à un moment donné, l'aisance et la rapidité de ces mouvements, consultez votre penchant; — et, si après avoir pesé toutes les chances diverses, vous vous sentez, par la nature même de votre organisation, entraîné à modifier ces règles élémentaires de l'enseignement, faites-le sans crainte, mais toujours avec jugement.— La meilleure position sera celle qui vous permettra d'agir en toute liberté et de conserver un équilibre parfait. Toutefois, n'oubliez pas que l'excès est un défaut, — dans le laid et le disgracieux surtout.

A demain, messieurs.



TROISIÈME SOIRÉE

TROISIÈME SOIRÉE.

I

Nous allons continuer, messieurs, le mode d'enseignement dont vous ne connaissez que la première page; j'entre, vous le voyez, dans les détails les plus minutieux.

L'élève connaît donc déjà les différentes positions du corps et a pu apprécier leur utilité et les résultats que l'on en peut obtenir.

A la séance suivante — (et chaque séance se com-

pose au plus de trois reprises de *huit* ou *dix minutes* chacune), j'indiquerais et ferais exécuter les coups et les parades simples :

Dégagements en tierce, — en quarte,

Coups droits,

Coupés,

Parades de quarte et de tierce.

Les attaques exerceraient le développement du corps, — les parades l'assouplissement du poignet.

Je ferais souvent rompre et marcher. — Déjà je m'occuperais de la vivacité relative des mouvements et de leur rapidité d'exécution, variant avec soin les exercices, et ne parlant jamais à l'intelligence aux dépens de l'activité du corps. — La lenteur, je le répète, est un ennemi implacable auquel je fermerais tout accès, dès le début.

Puis je passerais aux parades et aux attaques

composées. — Je vous les ai nommées; vous savez qu'elles sont peu nombreuses.

Les contres, — les double-contres, — les tours d'épée, sont les exercices les plus utiles, car ils brisent le poignet dans toutes les directions, et lui donnent à la fois souplesse et agilité.

Bien que je sois en contradiction avec bon nombre de professeurs, je m'occuperais principalement à cultiver et à développer l'habitude de la rapidité dans les mouvements; — je m'attacherais moins à une exacte régularité qu'à une grande promptitude d'exécution, indiquant toutefois à l'élève les écueils les plus dangereux à éviter et les écarts contre lesquels il doit se prémunir.

Je l'exercerais à rompre rapidement; — je le ferais marcher en tenant l'épée, et attaquer avec des coups simples.

Au bout de quelques leçons, je le toucherais sans rémission du bouton de mon fleuret, s'il ne parait pas assez vite, ou s'il se relevait mollement.

En un mot, je rendrais les études, les premières

même, si vives, si mouvementées, qu'elles n'auraient pas le temps d'être ennuyeuses.

Puis, chaque leçon terminée, j'appellerais l'attention sérieuse de l'élève sur les défauts que j'aurais principalement remarqués en lui, et je lui ferais comprendre les dangers auxquels ces défauts l'exposeraient indubitablement.

S'il avait, par exemple, l'habitude funeste de baisser ou de retirer la main, je le ferais attaquer et riposter, surtout dans les lignes hautes, pour donner de l'élévation à son poignet, et *vice versa*. J'exercerais ainsi son jugement par le raisonnement, — sa main et son corps par des travaux suivis.

II

Il ne faut pas surtout que l'enseignement du professeur se perde dans un dédale d'attaques, de ripostes et de parades aussi nombreuses et aussi multipliées à l'infini, dans certains traités, que les étoiles au ciel.

Le nombre très-limité des coups à démontrer, en rend l'exécution d'autant plus facile, et leur permet de se graver avec lucidité dans l'esprit.

L'expérience et l'instinct de l'épée indiquent plus tard, bien plus sûrement que la leçon, certaines nuances qui donnent à un jeu de la vivacité, de l'élégance et de l'imprévu.

Voici, messieurs, la leçon tout entière.

A mesure que l'élève se fortifie, il acquiert de la rectitude, de la souplesse. — De lui-même il comprend déjà ce qu'il fait; sa main tend à devenir l'écho de sa pensée.

III

Ici, nous touchons encore un point, sur lequel je suis en désaccord avec le plus grand nombre des professeurs.

J'ai lu dans les livres traitant de cette matière :

Du danger des assauts prématurés.

« C'est, disent ceux-ci, compromettre de belles dispositions et de bonnes études préliminaires, et nuire aux progrès futurs. »

D'autres ajoutent :

« Le professeur en laissant trop tôt faire assaut, par une condescendance fatale, sacrifie l'avenir des armes. »

Je ne partage point cette opinion. — Je ne la trouve même pas logiquement applicable à ceux qui veulent consacrer tout leur temps à l'étude des armes et atteindre par un travail opiniâtre les sommités de cet art difficile ; elle est donc, selon moi, bien moins applicable encore à la généralité, qui n'en veut pas tant savoir, — ainsi que vous me le disiez l'autre jour.

On s'opiniâtre à ne pas le comprendre.

Et pourtant la science de l'escrime, plus que toute autre, est sujette à des appréciations diverses et surtout à des degrés très-différents de savoir et d'étude.

Êtes-vous bien sûr, messieurs les professeurs, que les assauts prématurés, comme vous voulez bien les appeler, soient si pernicieux et deviennent la semence inexorable de grands défauts? — A tort ou à raison, je le répète, je pense tout le contraire.

Je ne vois aucun danger à ce qu'un élève tente de faire assaut, lorsque pendant un mois de leçons, plus ou moins (selon ses progrès et son aptitude), il a appris à comprendre et à exécuter déjà avec une vivacité et une régularité relatives les différents coups que nous avons indiqués.

IV

Certes, je n'en disconviens pas, les premiers assauts, comme tous les essais d'une intelligence

qui se développe, ne seront pas exempts de grands écarts, d'exagérations, de fautes nombreuses; mais la leçon n'est-elle pas là pour rectifier les erreurs et replacer dans la bonne voie celui qui tend à s'en écarter? — N'est-elle pas là pour reprendre son rôle?

Par cela même que le maître a pu observer les défauts auxquels son élève se livre plus principalement, lorsqu'il est abandonné à lui-même, il applique tous ses soins à les combattre et à les corriger à la fois par l'étude et le raisonnement.

Mais ce qu'il a pu observer aussi, c'est l'instinct de son élève; — ce sont les coups qui semblent déjà lui devenir plus familiers, les parades qu'il affectionne, et les inspirations de sa nature soit fougueuse, soit prudente; — il étudie, il devine, il saisit au vol, si on peut le dire, la vocation de ce tireur inexpérimenté qui essaye encore lourdement ses ailes, et il sait la voie dans laquelle doivent être fructueusement dirigées ses études, pour lui laisser son individualité.

Ce que ne peut faire apprécier le travail du

plastron et ce que donne l'assaut, — c'est l'habitude de l'imprévu qui se présente à tout instant sous des formes diverses; — c'est le mouvement, — c'est l'activité, — c'est l'émulation!

L'assaut enfin est une leçon à côté de la leçon; — et, soyez-en certain, celle-là aussi a ses enseignements salutaires.

V

« — Savez-vous, dit en riant le comte de R..., que vous vous mettez en guerre ouverte avec les habitudes reçues ?

« — Et avec les vieilles traditions. Hélas! oui, je le sais, mais qu'y faire? — Trouvez-vous mon raisonnement juste?

« — Parfaitement.

« — Les armes ainsi enseignées vous paraissent-elles terrifiantes?

« — Du tout.

« — Et elles ne le sont pas en effet, elles donnent à chacun ce que chacun demande, et ne dépassent pas le but pour vouloir trop l'atteindre. »

Ce qu'il faut surtout, c'est ne pas croire que, pour manier convenablement une épée, il faille à toute force devenir bachelier-ès-armes, passer tous les examens et soutenir toutes les thèses.

Eh! mon Dieu, on s'accorde facilement sur les principes élémentaires d'un enseignement quel qu'il soit, mais cet accord disparaît presque toujours, lorsqu'après les premières études arrivent les appréciations à en tirer.

Cette dissidence existe en musique, en peinture, en littérature; pourquoi l'escrime serait-elle exceptée? — Elle ne mérite, avouez-le :

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Quant à moi, jugez à quel point je suis ancré

dans mon opinion; — je crois tout autant aux bons résultats des *assauts prématurés* qu'à la nécessité de la leçon réduite à sa plus simple et plus claire expression.

VI

Dans une suite d'articles fort spirituellement écrits par M. Desbarolles, une des natures d'artiste le plus chaleureusement façonnée que je connaisse, j'ai lu, qu'après avoir étudié les armes pendant deux ans avec un maître français, en Allemagne je crois, il était venu à la salle d'un des professeurs les plus renommés d'autrefois, M. Charlemagne, auquel il était spécialement recommandé.

M. Desbarolles fit assaut devant le professeur, et, croyant s'en être assez bien acquitté, il attendait ses compliments.

« — Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous que je vous donne un conseil?

« — Certainement, répond notre tireur.

« — Eh bien! Plastronnez pendant une année tout entière, sans faire un seul assaut. »

Quelle hérésie, grand Dieu! et quel triste conseil.

M. Desbarolles dit qu'il fut atterré, je le conçois bien; — mais il ajoute qu'il souscrivit à la sentence du maître et n'eut pas lieu de s'en repentir.

Si je n'étais décidé à le croire entièrement sur parole, je dirais que j'espère fort qu'il a eu trop d'esprit pour suivre à la lettre un tel conseil, et, en tous cas, j'affirme qu'il n'avait pas besoin de le faire, pour devenir le charmant tireur qu'il est et que j'apprécie fort.

Que l'on ne vienne pas me dire :

« Mais cette vitesse de main, cette rapidité d'exécution, cette activité du corps et de l'esprit que vous recherchez dans l'assaut, vous les retrouverez dans les leçons d'un habile professeur, s'il a soin de graduer les enseignements à mesure que l'élève se fortifie. »

Énergie factice, rapidité de commande, qui attendent que le professeur les appelle pour dire : Nous voilà ; — travail de l'intelligence qui ne risque jamais de se fourvoyer, parce qu'il marche avec des lisières sous les yeux du maître, et sous l'indication toujours juste, toujours vraie de son épée.

C'est l'homme qui nage avec une ceinture de sauvetage, et qui étudie pacifiquement ses mouvements, sans s'inquiéter si la vague le soutiendra ou s'il disparaîtra sous l'eau.

La leçon au plastron a son rôle. — Il ne faut pas lui laisser les accaparer tous pour son propre compte, et lui donner le droit de se croire si puissante, si universelle, qu'elle doive toujours et sans cesse empiéter sur le terrain d'autrui.

Elle donnera la logique, la théorie, le raisonnement, l'exécution matérielle, mais elle ne donnera pas l'inconnu, ce fantôme qui se dresse subitement et prend toutes les formes, revêt toutes les personnalités et déjoue souvent du premier coup les plus belles théories et les plus savantes combinaisons.

L'assaut est pour l'escrime, ce que sont pour le jeune homme qui entre dans la vie le grand air, l'espace sans horizon, les mâles exercices, les voyages aventureux, — ces pierres d'achoppement du cœur, de l'énergie et de l'intelligence.

VII

Peut-être trouverez-vous que je m'étends beaucoup sur le même sujet, que je vous le ramène sans cesse sous une face nouvelle ; — c'est que je voudrais faire entrer dans votre pensée la conviction qui est dans la mienne.

Si vous saviez combien j'ai vu d'exemples frappants de la vérité de cette assertion !

Voici des élèves qui plastronnent ; ils sont superbes à voir, ils ont la justesse de la main, le développement du corps, l'élasticité des membres ; ils suivent l'épée du professeur à travers une série savante de feintes, de demi-attaques, de parades trompées, de ripostes, de contre-ripostes : — pas une faute, pas un écart ; — ce sont des traités d'escrime vivants que le maître, plein d'un juste orgueil, feuillette devant vous.

Eh bien, ces mêmes élèves sont loin de conserver dans l'assaut cette supériorité. — Leur agilité mécanique, n'ayant plus le même point de départ, est paralysée ; — ils savent trop et ne savent pas assez.

Car l'assaut ce n'est plus la leçon ; — l'épée adverse ne se présente pas avec cette précision à laquelle ils sont habitués ; le tact du fer n'a plus cette finesse dont ils se faisaient l'écho, et les voilà désorientés. — Ils ne trouvent pas en eux cette dé-

fense prête à tout, aux attaques bien faites comme aux coups extravagants ; ils cherchent en vain un enchaînement rigoureux de passes suivies.

Au lieu de la route belle et droite qu'ils étaient habitués à parcourir, ils se sentent entraînés dans un chemin pierreux, obscur, où ils marchent à tâtons, sans confiance : — ils sont beaux encore peut-être par habitude, mais ils touchent peu ; et bien souvent on voit triompher de leur science et de leur habileté incontestables à de certains degrés, des tireurs moins érudits, mais plus rompus qu'eux à cette étude de la lutte, à cet imprévu du combat, à cette langue étrange qui parle tous les idiomes de chaque individualité.

C'est parce que j'ai fait bien souvent cette remarque, que j'en ai recherché les causes ; et je suis resté persuadé, que si ces mêmes élèves, au lieu de se perfectionner outre mesure dans l'exercice platonique du plastron, s'étaient habitués de longue main aux changeantes péripéties de l'assaut, ils eussent été à la fois élèves réguliers et dangereux tireurs.

Certes, il peut se trouver par hasard des excep-

tions, je l'admets; mais les exceptions restent des exceptions.

VIII

Nous voici, messieurs, arrivés de plain-pied dans cette vaste arène que l'on nomme *l'assaut*, c'est-à-dire l'image du combat, la lutte savante, difficile, pleine de fièvre, de passion entre deux hommes qui appellent à leur aide tout ce qu'ils savent, ou tout ce qu'ils croient savoir.

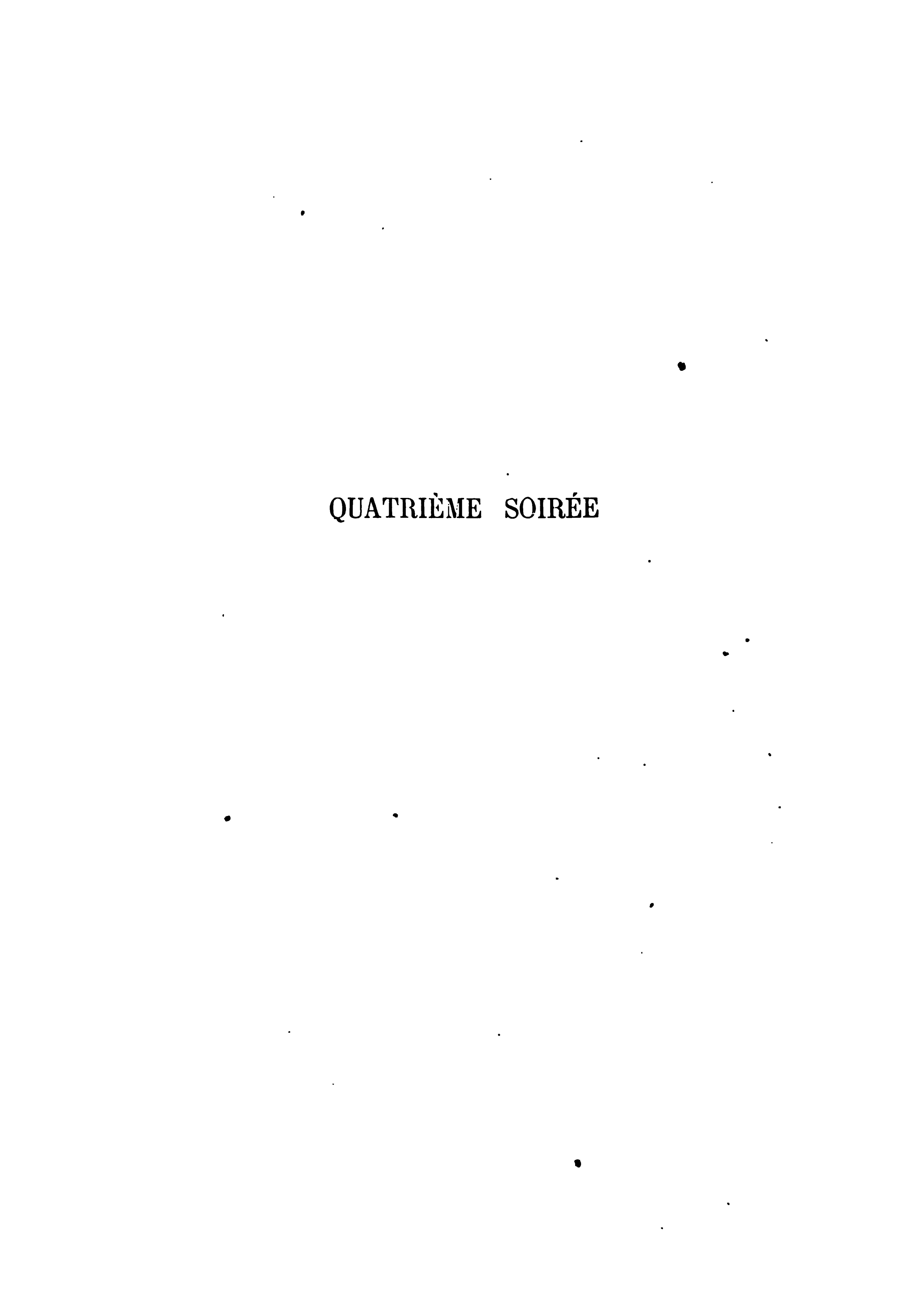
Pour moi, je n'ai jamais pris un fleuret pour faire un assaut sérieux, sans ressentir une réelle émotion; et combien ont éprouvé et éprouvent toujours cette impression!

Aussi, puisque vous avez bien voulu paraître vous intéresser à ce petit cours improvisé, je réclame toute votre attention : car nous allons retrouver dans cette arène les deux méthodes en face l'une de l'autre. — Je passerai en revue devant vous, dans un rapide examen, toutes les phases multiples qui peuvent se produire.

L'élève dont je vous parlais tout à l'heure est devenu *un tireur;* il quitte le plastron, il met un masque sur son visage; — voulez-vous que nous le suivions ensemble?

« — Certainement, dit en plaisantant le maître de la maison, le cri de guerre est jeté, nous vous suivrons partout.

« — Eh bien, repris-je sur le même ton, le rendez-vous est à demain, ici, à la même heure. »



QUATRIÈME SOIRÉE

QUATRIÈME SOIRÉE.

I

Le lendemain, je continuai ainsi :

L'assaut, c'est la vie du tireur d'armes, pleine de dangers sans cesse renaissants, d'écueils à surmonter, de ruses à combattre, de piéges à éviter; c'est bien la vie avec ses illusions, ses désenchantements, ses coups inattendus, ses victoires et ses défaites.

Quelle série innombrable de conseils, de ruses prévues et imprévues j'ai lu dans les traités, bagage bien lourd et souvent impuissant.

La mère Spartiate disait seulement à son fils, lorsqu'il partait pour le combat :

« Sois fort, sois courageux, sois prudent. »

Ces mots ne renfermaient-ils pas tout?

De près ou de loin, les combats se ressemblent, depuis les jeux de l'enfant au collége, jusqu'aux opérations militaires les plus stratégiques, et tous les conseils se résument dans cette loi éternelle de l'attaque et de la défense, qui s'appelle : — ruse, — prudence, — énergie, — audace.

Tromper son ennemi, l'attaquer à propos ; c'est le secret des combats.

Se méfier des embuches qu'il peut vous tendre ; — avoir à la fois la prudence qui déjoue les piéges, l'énergie et l'audace qui triomphent des difficultés ; — chercher à inspirer à son ennemi une téméraire confiance ; — tourner les obstacles que l'on

ne peut aborder de front; — feindre d'attaquer sur un point, lorsque l'on veut au contraire réunir tous ses efforts sur un autre; — se montrer faible, là où l'on est fort, pour attirer son adversaire de ce côté; — masquer ses projets; — dissimuler ses approches, — puis surprendre par l'élan soudain de ses attaques, et, si l'on ne triomphe pas, se ménager une retraite sûre;

N'est-ce pas, depuis les temps les plus anciens, la règle de tous les grands capitaines qui ont dirigé des armées?

C'est la science des champs de bataille. — C'est celle aussi des combats d'homme à homme.

Pourquoi? — Parce que l'habileté, le stratagème, la science, peuvent changer de nom, mais jamais d'essence.

Les véritables conseils, les voilà: — le reste appartient à l'inspiration, à cette intuition secrète qui se décuple au moment du danger, qui nous avertit et nous guide.

Il me semble que l'on veut donner trop de

droit à l'étude, pas assez à l'intelligence de chacun.

Si cette intelligence, que les leçons ont façonnée, dirigée, est assez étroite pour ne rien deviner, ne rien saisir au vol, et ne s'inspirer de rien; n'attendez d'elle quoi que ce soit; — elle restera muette à vos conseils qu'elle s'empressera d'oublier.

C'est le point où commencent à se diviser les deux écoles dont je vous ai déjà laissé entrevoir les différences. — Nous ne reviendrons donc pas sur l'ensemble des idées générales, vous les connaissez déjà.

II

S'il vous était donné, par un retour sur le passé, d'assister à un des assauts que donnaient les professeurs d'escrime il y a seulement cinquante ans, quelle différence vous trouveriez avec la méthode

même la plus scrupuleusement académique de nos jours; — celle-là, à coup sûr, serait appelée révolutionnaire.

Il n'est pas loin de nous, le temps où l'on décorait une veste d'armes d'un beau cœur rouge sur la poitrine, comme pour indiquer aux yeux de tous la place où les coups devaient porter. Les attaques, les parades, les ripostes étaient d'avance circonscrites dans un cercle limité. — Un coup qui déviait de ce centre, était réputé exécrable et accueilli avec le plus profond dédain.

Aujourd'hui, on a bien voulu se départir un peu de cette grande rigueur et accepter, par exemple, le coup qui vous frappe à l'aine; — mais le ventre, le bas-ventre : « où voulez-vous, disent encore le plus grand nombre, que j'aille chercher votre lame par là? — Le ventre, bon Dieu! que vient-il faire dans une question d'art?

« Au lieu d'être dans une salle d'escrime, serions-nous, par hasard, dans une salle de clinique? »

Vous riez, et je vous assure pourtant que ce

n'est ni une raillerie, ni une plaisanterie. — Certes, toute blessure qui atteint cette partie du corps si dédaignée est presqu'à coup sûr mortelle; n'importe, on oublie que l'assaut, c'est le combat à armes courtoises, mais le combat. — Étrange erreur dont on veut bien se dépouiller sur quelques points, à la condition de la conserver intacte sur certains autres. — Pour la plupart, c'est une concession faite à grand regret.

Que vous dédaigniez un coup dans la cuisse ou dans l'avant-bras, cela se conçoit; et que toute votre attention tende à garantir les parties du corps où sont placés les organes essentiels de la vie, — très-bien!

Mais ne pas entourer de vos soins les plus vigilants, de vos parades les plus sûres, de vos appréhensions les plus grandes, la poitrine et le ventre, — ce qui constitue le corps enfin; — c'était et c'est encore une aberration que quelques-uns voudraient en vain ériger en dogme inattaquable, en mettant, je le répète, une ligne de démarcation entre l'assaut avec un fleuret boutonné et le combat avec une épée.

Cette différence, elle existe ; — Car le jeu n'est toujours, malgré tout, qu'une image incomplète de la réalité. — Tendez donc plutôt à faire disparaître cette différence en ne laissant pas à l'ignorance ou à la brutalité des chances qu'elles croient trop certaines.

Montrez-leur que vous avez réponse à tout, aussi bien aux savantes combinaisons qu'aux agressions désordonnées et fantasques d'une épée inhabile.

III

N'entendez-vous pas souvent répéter cette phrase :

« Je fais cela dans un assaut, je me garderais bien d'agir de même sur le terrain. »

Et pourquoi alors le faites-vous ? — Si vous jugez le coup bon, il est bon partout. — S'il est mauvais, il n'est bon nulle part.

Apprenez à vous garer surtout des atteintes qui peuvent, sur le terrain, avoir une issue fatale ; et si le malheur veut que vous vous trouviez un jour une épée véritable à la main, que ce soient des ennemis contre lesquels vous êtes déjà habitué à vous prémunir.

Je ne saurais trop insister sur ce point.

Ainsi, ne pas admettre les coups dans la ligne entièrement basse, c'est-à-dire, à partir du flanc au bas-ventre, c'est une erreur aussi dangereuse que grossière. — Pourquoi un coup dirigé dans ces régions ne serait-il pas, dans son espèce, aussi brillant, aussi estimable? — Pourquoi, s'il vous plaît, l'avez-vous frappé d'interdit? — Pourquoi le renier comme un faux frère?

« — Le professeur, que nous avions au collége, me dit le maître de la maison, vous déchirerait à pleines dents, s'il vous entendait parler ainsi. »

« — Ce n'est pas au moins, repris-je, que j'aime

les coups dans la ligne basse plus que les autres; mais plutôt parce que je les crains davantage, et qu'ayant été exposé à faire des armes avec des tireurs bons et mauvais, j'ai vu combien il fallait se méfier de ces dangereux écarts.

Ainsi, — les tireurs qui tendent l'épée en rompant, baissent presque toujours la main, et la pointe de leur arme se trouve dirigée volontairement ou involontairement vers la ligne basse. — C'est là aussi qu'atteignent inévitablement ceux qui, à tort ou à raison, se fendent en arrière sur votre attaque, en couchant le corps horizontalement, afin d'éviter en se dérobant le coup que vous leur avez porté. C'est là presque toujours que touchent les ignorants, sans le savoir et sans le vouloir.

Défendez-donc sévèrement l'accès de cette partie du corps, comme vous défendez celui de la poitrine; et, par suite du même raisonnement, inquiétez souvent de ce côté ceux qui négligent d'y faire bonne garde.

IV

Les choses les plus inusitées à une époque deviennent souvent les plus appréciées à une autre, de même que celles autrefois en honneur peuvent plus tard tomber en complet discrédit.

Ainsi, je lisais hier dans un vieil in-folio poudreux que j'ai trouvé relégué au coin le plus obscur de la bibliothèque, et appelé : *Académie de l'Espée*[1], des pages entières consacrées à l'enseignement *du coup de pointe dans l'œil droit* : car alors on enseignait également les coups de taille et les coups de pointe.

Que dites-vous d'un coup dans l'œil ? — Feuilletez mon in-folio, vous y trouverez grand nombre de dessins représentant toutes les passes par lesquelles on peut arriver à cet heureux résultat.

1. *Académie de l'Espée*, par Girard Thibault, d'Anvers, MDCXXVIII.

Aujourd'hui, vous savez la valeur que l'on attache à un coup au visage, c'est-à-dire sur le masque ; — à tort encore on ne s'en préoccupe même pas. Aussi, je ne désespère point dans un jour de révolution de voir le bas-ventre détrôner à son tour la poitrine. — Alors ce serait trop ; aujourd'hui ce n'est pas assez. — Mais les révolutions savent-elles jamais ce qu'elles font !

Dans l'assaut, ce qu'il faut avant tout, c'est être soi-même, c'est apporter sa personnification, et ne pas croire qu'il faille réciter, page à page, le livre de ses leçons, mais bien puiser dans sa propre individualité ses inspirations.

V

Si quelqu'un venait me demander conseil, je lui dirais comme règle non invariable, mais au moins générale :

« Restez autant que vous le pourrez sur la dé-

fensive, en vous tenant hors de mesure pour empêcher votre adversaire de vous attaquer de pied ferme, et le contraindre de marcher à l'épée, l'action la plus dangereuse, et certainement la science la plus difficile à acquérir. — Si l'on attaque sans cesse de pied ferme, à exacte mesure, sans rompre, ni avancer par mouvements inégaux et soudains, sans chercher à surprendre, à étonner par des combinaisons imprévues; — c'est agir, selon moi, sans le moindre jugement, — c'est le contre-sens le plus étrange. »

A celui-là donc qui me demanderait conseil, je dirais encore :

« Presque toujours, rompez en parant, ne fût-ce que d'une demi-mesure; il y a tout avantage à le faire, et je n'y vois d'autre inconvénient que d'être le plus souvent très-désagréable à celui qui vous attaque.

« Les bénéfices, au contraire, sont nombreux.

« En rompant, je viens en aide à l'efficacité de ma parade, je double, pour ainsi dire, la vivacité de la main par la retraite du corps.

« Si l'attaque a été faite avec plus de rapidité que la parade n'a été exécutée; en rompant, je pare deux fois : — la première avec mon épée, qui cherche l'épée adverse ; — la seconde avec mon corps, qui, en s'éloignant, maintient la distance, et fait que le coup qui m'eût atteint, si je fusse resté de pied ferme, n'arrive pas à ma poitrine.

« Contre les attaques simples, on atténue, en agissant ainsi, leur rapidité d'exécution.

« Contre les attaques composées, ou les feintes, on rencontre forcément la finale, et l'on oppose également par ce moyen une digue aux attaques faites en retirant le bras : car souvent, en restant de pied ferme, la main part trop tôt, et votre fer ne rencontre devant lui que le vide.

« Ce système augmente en outre la confiance du tireur en soi-même.

« Ne croyez pas qu'il nuise à la riposte; il la rend plus sûre et plus facile.

« Presque toujours, lorsque l'attaque a été franchement développée, si le tireur (ce qui arrive

souvent) ne se relève pas aussitôt, les deux corps se trouvent alors si rapprochés l'un de l'autre, qu'il est très-difficile de placer sa riposte sans raccourcir le bras, et s'exposer ainsi à une remise.

« Une parade et une riposte de pied ferme ont certainement leur mérite, je n'en disconviens pas; mais contre les tireurs de différentes et difficiles sortes que l'on peut être appelé à combattre, il faut ne l'essayer que de temps en temps et presque à coup sûr. — En faire la base systématique de son jeu, serait, selon moi, dangereux et sans raison. »

VI

Si j'appuie, messieurs, d'une façon toute particulière sur ce point, c'est que j'ai presque toujours vu tenir en très-grand honneur la parade de pied ferme, tandis que la parade, en rompant, est regardée, le plus souvent, comme une ressource *in extremis*, dans laquelle on cherche un dernier re-

fuge, lorsque la main manque de vitesse, ou que le jugement a fait défaut.

C'est se donner deux avantages au lieu d'un, sans perdre aucune des qualités requises, soit de beauté même académique, soit de régularité; et je me demande pourquoi on se refuserait deux chances de sécurité, pour n'en garder qu'une seule à son service.

Donc j'intervertirais les rôles, et je dirais :

« En général et par principe, parez en rompant, soit d'une demi-mesure, soit d'une mesure entière, selon l'élan de votre adversaire : — car je n'entends pas, par rompre, éviter un coup par une fuite perpétuelle et précipitée.

« Parez quelquefois de pied ferme, mais lorsque vous serez certain d'avoir amené cet adversaire à développer une attaque que vous attendez depuis longtemps. »

VII

Entre deux tireurs qui ne se sont pas entendus ou préparés à l'avance, je crois peu à un enchaînement prolongé de parades, ripostes et contre ripostes; et pour dégager l'esprit autant que possible d'un inutile fardeau de préoccupation,—là encore, je chercherais à simplifier, plutôt qu'à varier.

Ainsi, suivez mon raisonnement, messieurs.

Si un tireur doit se préoccuper des différentes lignes dans lesquelles il peut être attaqué, sa pensée sans cesse en éveil se demande si le fer ennemi se présentera *en dedans*, — *en dehors*, — *en dessus*, — *en dessous*. Il faut donc pour parer utilement et avec justesse, attendre que l'attaque ait indiqué clairement son intention.— Si cette attaque est simple, si la main qui l'exécute est prompte, elle a sur vous une priorité d'élan incontestable. Quelques tireurs doués d'un tact exces-

sif, pourront seuls deviner l'intention de leur adversaire et entrer, pour ainsi dire, dans sa pensée.

Cherchez, au contraire, une parade qui parcourt mécaniquement toutes les lignes ; elle devra rencontrer forcément le fer ennemi dans celle qu'il aura choisie. — Dès lors votre appréhension diminue, votre esprit est plus tranquille, plus fermement assis dans sa volonté ; vous n'avez plus ni incertitude, ni indécision.

VIII

Deux sortes de parades, parmi celles que je vous ai énumérées dans notre dernier entretien, peuvent également remplir ce but.

L'une consiste à parer *tierce*, ou *contre de tierce*, — *coupé* et *battement d'épée en quarte*.

L'autre à parer soit *contre de tierce* et *contre de quarte* successivement, et *vice versa*, ou *contre de quarte* et *cercle*.

Ces parades bien simples, quoique composées par le fait, parcourent avec rapidité dans leur ensemble les différentes lignes accessibles à l'attaque.

Choisissez celle vers laquelle vous serez plus instinctivement porté ; ce sera celle-là évidemment que vous exécuterez le mieux. — Si vous le voulez même, faites tantôt l'une, tantôt l'autre.

« — Mais si l'on me trompe à cette parade, interrompit le comte de R... ?

« — L'escrime vit de loyales perfidies. — Les attaques peuvent être parées, comme les parades peuvent à leur tour être trompées ; c'est le sort qui les attend tôt ou tard, et la victoire reste au plus agile et au plus rusé.

« Si un professeur pouvait inventer une attaque impossible à parer, ou une parade qui ne pût être trompée, je lui conseillerais de courir bien vite prendre un brevet d'invention, et il pourrait dans toutes les capitales du monde civilisé vendre cher son secret.

« Tenez, — je vous ai dit, je crois, l'autre jour, que la force d'un tireur consistait, selon moi, bien plus dans l'à-propos de son jugement et dans la vitesse de sa main, que dans la variété de son jeu; cela est tellement vrai, que le plus grand nombre des tireurs, qu'ils soient amateurs ou professeurs, affectionnent certains coups, soit en attaques, soit en parades, soit en rispotes, et y reviennent toujours, comme vers des amis véritables sur lesquels on ne saurait trop compter.

« Au milieu des phases diverses d'un assaut, les mêmes coups souvent ne se ressemblent pas; ils varient de forme, et se modifient dans leur exécution, selon l'individualité du tireur que l'on combat; — c'est là, leur grande force.

« Si parmi vous, messieurs, quelques-uns n'ont pas touché un fleuret de leur vie, il y en a aussi qui ont étudié l'escrime et qui sont connaisseurs et tireurs habiles; — c'est à ceux-là que je m'adresse aujourd'hui.

« Donc, poursuivant mon raisonnement, je prends la parade la plus simple, celle *de quarte*.

« Combien de fois ne varie-t-elle pas? — Combien de fois ne se transforme-t-elle pas?

« Légère avec celui-ci, — vigoureuse, violente presque avec celui-là, — haute ou basse, se prêtant à toutes les exigences et répondant à tous les appels.

« Suivez-là; — tantôt elle quitte subitement le fer après l'avoir rencontré, — tantôt, au contraire, elle le maintient et le domine.

« C'est cette variété, cette transformation dans l'exécution qui constitue le vrai tireur.

« Celui, je vous le répète, qui se contente de réciter une leçon apprise, quelque couramment qu'il la sache, ne sera jamais qu'un élève, rien de plus, ou un perroquet; — il peut choisir. »

IX

Je lisais dans un de ces vieux traités qui dorment oubliés au fond de votre bibliothèque, mon cher C..., ces quelques lignes que j'ai notées parce ce qu'elles m'ont frappé :

Car combien que la loy de suivre les mouvements naturels doive estre inviolable, toutefois, il faut entendre que la nécessité n'en a nulle, et qu'elle enfonce toutes loyx quelque stables qu'elles puissent être.

Ceci date de 1600.

Il ne faudrait certainement pas abuser de cette maxime un peu large; mais en user, surtout en armes, me paraît bon et utile.

Vous le voyez, messieurs, je cause avec vous un peu au hasard, suivant les idées comme elles me viennent, mais cherchant surtout à appeler

votre attention, sur tous les points qui me paraissent avoir quelque importance.

Après les parades viennent les ripostes. — Sur ce sujet quelques mots suffisent.

N'oubliez jamais que la parade et la riposte sont deux sœurs jumelles, qui, loin l'une de l'autre, perdent l'essence même de leur vitalité.

La riposte doit être tellement liée à la parade, qu'elle peut en être regardée comme la seconde partie.

Donc, en principe général, ripostez dans la ligne où vous avez rencontré l'épée.

En changer, c'est perdre du temps; — c'est souvent laisser à votre adversaire la possibilité de se reconnaître, de remiser ou de redoubler. — Surtout ne retirez jamais le bras, car alors votre riposte est perdue; — c'est de l'or que vous jetez sur le pavé.

Si vous avez jugé que votre adversaire vous

attend dans la ligne directe, et que son attaque n'avait pour but que de vous y entraîner, ou si vous avez remarqué qu'il se couvre puissamment de ce côté, en vous laissant libre accès dans une autre direction, alors évitez le piége par un dégagement ou un coupé; mais ne faites qu'une feinte, jamais deux. — Car dans ce dernier cas, si vous réussissiez une fois, ce serait une victoire qui pourrait plus tard vous coûter cher. — A toute chose, il faut savoir mettre le prix, et ne pas être trop prodigue, si l'on ne veut finir par se ruiner à coup sûr.

X

Notre conversation aujourd'hui, repris-je après un instant de silence, si elle n'a pas été longue, a du moins été très-sérieuse.— Je me plains seulement de n'avoir pas été assez interrompu.

« — Nous vous avons écouté, dit le comte de R..., et écouté avec grande attention, car, vous l'avez dit, le point que vous traitiez était capital.

« — Eh bien ! mon cher, repris-je, si vous étiez président d'une cour quelconque et que vous dussiez résumer les débats en quelques mots, — que diriez-vous ?

« — Je les résumerais très-clairement, répondit le comte de R..., je dirais :

« La leçon, c'est l'étude. — L'assaut, c'est la personnification du tireur livré à son inspiration.

« Les seuls conseils que l'on puisse donner, ce sont ceux qui ont régi de tout temps l'attaque et la défense.

« Dans l'attaque, l'énergie jointe à une prudence sagement raisonnée. — Dans la défense, la fermeté, la ruse, la confiance en soi. »

Puis, passant de l'ensemble aux questions de détails, c'est-à-dire d'exécution, j'ajouterais :

« Un grand tort, une grande erreur, c'est d'avoir frappé, pour ainsi dire, d'interdit les coups

dans les lignes entièrement basses, ce qui n'habitue pas à garder sévèrement ces parties du corps où, dans une rencontre sérieuse, le fer ennemi peut vous atteindre d'un coup mortel.

« Parez généralement en rompant pour donner à la parade une double sécurité, et à la riposte plus de liberté d'action. — Faites-le de pied ferme, lorsque vous croirez avoir jugé un coup, et tenir votre adversaire dans une impasse dont il ne peut s'échapper.

« — Mon cher, interrompis-je, vous résumez admirablement ce que je viens de vous expliquer en détail, et vous traduisez ma pensée avec une grande clarté.

« — Merci du compliment, me répondit le comte de R..., je termine :

« Pour laisser à l'esprit sa liberté de pensée entière, et ne pas le tenir sous le poids d'une préoccupation perpétuelle, employez en général une parade composée qui, parcourant toutes les lignes,

doit y rencontrer forcément l'épée. — Ripostez toujours dans la ligne droite, évitez surtout les feintes qui permettent les remises et les redoublements. — Est-ce bien cela?

« — Au grand complet, cher maître. — Demain nous parlerons de l'attaque; et à ce sujet nous nous occuperons de ce qu'on appelle : — *le sentiment du fer.*

« C'est un souverain que l'on voudrait faire absolu, et auquel je voudrais bien demander pour un confrère de très-noble maison une petite part de son trône et de sa couronne. »

CINQUIÈME SOIRÉE

CINQUIÈME SOIRÉE.

I

Quoique ces conversations de chaque soir fussent familières, je pourrais presque dire intimes, elles me préoccupaient vivement, surtout lorsque j'abordais une des questions sur lesquelles j'étais en contradiction ouverte avec les idées généralement admises, qui par droit d'ancienneté plutôt qu'autrement, semblent devoir faire loi.

Ce soir-là, je m'apprêtais à combattre ce que

l'on désigne en termes d'escrime par ces mots : le *sentiment du fer*, au profit d'autres idées contre lesquelles le plus grand nombre des professeurs s'élèvent avec un concert d'imprécations imméritées.

Aussi, dès que nous fûmes tous réunis dans le fumoir, je pris ma place accoutumée et je commençai sans préambule.

II

Ai-je besoin, messieurs, de vous expliquer ce que veut dire : — *Ne pas donner l'épée?*

C'est, une fois en garde, éloigner son épée de celle de son adversaire, et éviter que les deux lames se touchent et se rencontrent.

Ce fut une des innovations, selon moi, les plus heureuses dans ce que l'on est convenu d'appeler : *la nouvelle méthode ;* aussi, suis-je loin de partager l'opinion des professeurs qui trouvent dans ce fait la corruption de la belle école des armes

et déclarent : — que *ne pas donner l'épée*, c'est tirer en aveugle, sans jugement; — c'est s'exposer à des coups pour coups, et enlever aux tireurs d'armes l'une des plus belles qualités que l'on puisse acquérir ; *le sentiment du fer*

III

Certes, le sentiment du fer est une qualité utile; je dirais plus, essentielle, et qui ne peut s'acquérir que par de longues études, et un soin persévérant; — il donne à la main de la légèreté, de la finesse, aux coups de la justesse et de la rapidité. — C'est le résumé précieux d'une grande souplesse du bras, d'une extrême finesse de doigté et d'une précision de jeu qui enveloppe l'adversaire presque à son insu, l'étonne, le domine. Cette qualité, si rare lorsqu'elle atteint un grand degré de perfection, personne ne l'admire plus que moi dans un tireur; c'est pour cela qu'il faut nécessairement essayer de la combattre, lorsqu'elle se rencontre dans un adversaire.

Vous me direz peut-être, combattez-la par un égal sentiment du fer. — Mais il est encore plus rare de trouver, en face l'un de l'autre, deux tireurs de semblable force ; et il faut raisonner, non sur les exceptions, mais sur les généralités.

L'homme, qui possède ce suprême tact du fer, étreint pour ainsi dire, dans le cercle de sa volonté, l'épée adverse; il joue avec elle, il l'attire, il la fascine.—En ne donnant pas l'épée, vous créez donc un obstacle à ce tact dangereux, vous échappez à cette fascination ; — en dérobant votre lame devant celle qui la cherche, vous apportez une difficulté, dont sans doute cet habile tireur triomphera , mais moins sûrement; il ne marchera plus sur un terrain aplani, maître et sûr de tous ses coups. — Car, en donnant le fer, il faut toujours vous tenir à portée d'épée, c'est-à-dire, rester exposé à chaque instant aux attaques de pied ferme, ce qui rend pour une main, même très-exercée, la parade fort difficile, surtout contre les coups simples, tels que les coups droits ou les dégagés.

La pensée, sans cesse sur le qui vive, est inquiète, tourmentée; elle ne peut se livrer à aucun calcul, et est écrasée sous le poids d'appréhensions permanentes; car je vous le répète, il est fort rare que deux tireurs soient d'une telle égalité de force que les dangers soient partagés.

A ceux-là, je dirais alors : « Faites comme vous voudrez. »

Aux autres, je dirai :

« En ne donnant pas d'épée, vous pouvez d'abord tenir votre adversaire hors de mesure, ce qui l'oblige à marcher en vous attaquant, et par conséquent, à vous prévenir de son intention. — Vous n'êtes plus toujours sous le coup d'une attaque imminente qui vous ôte toute liberté d'action et de jugement; — vous inquiétez votre adversaire, en le laissant indécis sur la ligne où il vous rencontrera; et lorsque vous vous sentez prêt pour l'attaque ou la parade, vous pouvez alors vivement engager le fer.

Pour moi, il y a dans ce système un avantage réel et une garantie de sécurité personnelle incontestables. — Les pressions ou les *liments* d'épée, les battements, les croisés, tous ces coups dangereux qui s'emparent de votre fer, du fort au faible, sont d'une exécution beaucoup plus difficile et beaucoup plus chanceuse. — Les coups de surprise sont également sinon annulés, du moins étrangement diminués.

IV

Je viens de vous énumérer aussi clairement qu'il m'a été possible, les avantages qu'un tireur faible peut y puiser pour combattre un tireur plus expérimenté et plus habile que lui; mais j'ajouterai : que je trouve également, pour ce tireur habile et expérimenté, un avantage à se servir aussi de cette méthode si décriée.

Pour moi, je n'ai jamais compris qu'elle détruisît en rien la *beauté des armes* et la régularité

des coups ; elle élargit le cercle de l'arène, renverse certaines idées faussement admises comme inattaquables, et multiplie l'action et les difficultés à surmonter.

En quoi, s'il vous plaît, mon épée devra-t-elle errer en aveugle, parce qu'elle ne touchera pas incessamment la vôtre? — En quoi les coups pour coups seront-ils plus fréquents ?

Si vous me parlez de deux ignorants qui se jettent aveuglément l'un sur l'autre, ils n'ont certes point besoin de ne pas donner d'épée pour accumuler faute sur faute. — Mais pourquoi, en élevant si haut ce que vous appelez : *le sentiment du fer, le tact du fer*, détrôner si lestement cette autre souveraineté également puissante, et que l'on pourrait appeler : — *le sentiment du regard, le tact du regard.*

Nierez-vous la domination que le regard exerce, la force qu'il a en soi ? — Croyez-vous que l'œil ne puisse pas acquérir la même expérience, la même subtilité que la main ? — Pourquoi, lorsque vous

pouvez avoir à votre disposition ces deux forces, ne voulez-vous vous servir que d'une seule ? — Vous tenez votre adversaire à distance, sous la menace de votre épée agile qui scintille sans cesse devant ses yeux. — Votre regard attentif, suit les mouvements du fer ennemi et devine pour ainsi dire sa pensée, aussi bien que si les lames croisées se fussent interrogées en se heurtant. Puis, à votre guise, lorsque cela vous convient, lorsque vous avez par un rapide examen de votre pensée tout calculé, tout pesé, tout médité; — alors vous présentez le fer; alors vous donnez l'épée, ou vous entraînez celle de votre adversaire à la suite de vos mouvements hardis et résolus.

V

« — Mais, interrompit aussitôt un des assistants, si cet adversaire, à son tour, ne veut pas vous la donner ?

« — C'est là toute la science, la force, l'habileté, la puissance du tireur. — L'art de l'escrime est-il

autre chose que de chercher à attirer son adversaire dans un piége, de lui faire croire à une attaque d'un côté, tandis que l'on cherche à l'atteindre de l'autre ? — Le tromper dans ses calculs, le dominer dans ses mouvements, étreindre, resserrer, paralyser son action ? Voilà où tendent tous les efforts d'un tireur habile.

Votre adversaire ne veut pas vous donner d'épée, dites-vous. — Eh bien ! il faut l'y contraindre par des feintes et des menaces d'attaques. — Ou il cherche à parer ; ou il cherche à tendre l'épée. — Dans les deux cas, vous vous emparez de son fer, soit par un battement simple, soit par un double battement, et vous terminez votre attaque.

En escrime, comme en tout ce qui concerne la guerre, du petit au grand, il ne faut pas attendre ou vouloir que l'on vous donne ; il faut savoir prendre ; il faut, soit par ruse, soit par force, s'emparer de ce que l'on vous refuse.

Tenez, messieurs, je vous prends pour juges, non sur la question comme escrime, car pour être

compétent, il faut avoir sérieusement étudié cet art, mais sur ceci :

Deux assauts ont lieu devant vous.

L'un entre deux tireurs académiques, puisque c'est ainsi qu'il est convenu de les appeler.

Les épées sont croisées, et les deux adversaires, tous deux fort habiles, font succéder de pied ferme les feintes aux feintes, les parades aux parades, les attaques simples aux attaques composées. — Le corps toujours bien placé n'a jamais un écart ; la main légère fait voltiger finement la pointe de l'épée par un doigté subtil et précis. — Vous admirez ces tireurs ; un instant vous suivez le vol léger de leurs épées, mais rien ne vous émeut, ne vous entraîne, rien ne vous absorbe malgré vous dans une attente pleine de fièvre.

Dans l'autre assaut :

Ce sont deux tireurs habiles aussi, mais procédant avec un tout différent système.

Voyez-les. — Au lieu d'être placés de pied ferme, fer contre fer, ils sont hors mesure, le regard attentif, la main agile et prudente ; — ils se guettent, ils s'interrogent du regard ; puis ils se rapprochent ; les épées se croisent, se nouent et se dénouent. — La botte était rudement portée ; mais par une retraite subite, rapide, par un bond parfois en arrière, celui-ci évite le coup et reprend habilement l'offensive. — C'est un combat entre deux rudes lutteurs, fins, adroits, souples, ardents, appelant à leur aide toute la richesse de leur science, toutes les ruses de leur pensée, toute l'énergie de leur nature, toute la souplesse de leur organisation.

Lequel de ces deux assauts, suivrez-vous avec le plus d'intérêt ?

VI

Je me rappelle qu'un jour, dans la salle de mon professeur Pons, un de mes amis faisait des armes avec un homme qui passait pour un fort ti-

reur, et l'était en effet, mais avec cette routine fâcheuse, qui chez certains individus est passée à l'état de loi suprême.

Tous deux se mettent en garde; et après avoir rencontré son épée pour lui indiquer qu'il était sur la défensive, mon ami éloigne la sienne, attaque son adversaire, et le touche plusieurs fois.

« — Mais, monsieur, lui dit L'autre, donnez-moi donc l'épée.

« — Du tout.

« — Si vous ne me *donnez pas d'épée*, comment voulez-vous que je tire?

« — Tirez comme vous pourrez.

« — Mais non, on doit donner l'épée.

« — On ne doit rien, mon cher monsieur, sa-

chez-le bien, si ce n'est tendre de tous ses efforts à désorienter son adversaire; — or, comme en agissant ainsi, je vous désoriente considérablement, c'est une raison majeure pour que je continue.

« — C'est possible, répondait toujours l'autre avec opiniâtreté, mais si on ne donne pas d'épée, ce n'est pas faire des armes.

« — Ah çà! voyons, dit mon ami, raisonnons un peu, s'il vous plaît, — mes coups sont-ils mal exécutés?

« — Du tout.

« — Ai-je retiré le bras ou cavé la main, en vous attaquant?

« — Non, certes.

« — Mes parades sont-elles larges ou fausses?

— Ai-je la main dure? — Avons-nous fait des coups pour coups?

« — Aucun.

« — Alors que voulez-vous de plus?

« — Que vous donniez de l'épée.

« — Pour vous être agréable?

« — Je ne dis pas cela; — mais quand on ne donne pas d'épée on ne fait pas des armes.

Et quoi qu'on pût lui dire, il ne voulut pas sortir de cet axiome inébranlable.

Il en est ainsi, toutes les fois que l'on touche aux traditions anciennes d'un art quel qu'il soit, et qu'on veut, l'arrachant à la douce quiétude d'une vieille routine, le lancer dans la voie des innovations; — il résiste, il se débat, il sent qu'il va être enlevé à ses placides triomphes, à ses chères

habitudes, à ses travaux réguliers appris par cœur, réglés, pour ainsi dire, mesure par mesure comme un morceau de musique; — il a donc le droit d'être de mauvaise humeur; ce qui cependant ne lui donne pas raison.

VII

Aujourd'hui, on arrive, peu à peu, à vouloir bien reconnaître qu'il existe quelque chose de bon dans ces innovations, qui ont subitement agrandi le cercle de l'escrime. — On dit :

« Les armes ont gagné en difficultés, mais elles ont perdu en grâce. »

L'une de ces qualités détruit-elle donc forcément l'autre ?

Pour poser une ligne de démarcation entre les sectateurs des faux dieux et les vrais apôtres de l'ancienne tradition, on a inventé à l'endroit

des premiers cette désignation : — *C'est un tireur difficile.*

Que voulez-vous donc dire par ces mots? — Un tireur gracieux n'est donc pas difficile? — Certes la grâce académique, la pose magistrale sont de fort belles choses que j'aime et que j'estime; mais à choisir entre le tireur *gracieux* et le tireur *difficile* (si je ne pouvais être les deux à la fois), je préférerais de beaucoup le second au premier, car je suppose que *difficile* veut dire : — difficile à toucher, - difficile à combattre.

Il ne faut pas croire que les difficultés excluent forcément la grâce, du moins une certaine grâce, la grâce mâle, robuste, énergique, celle qui appartient aux lutteurs, celle qui distinguait les rudes chevaliers qui faisaient autrefois de si hautes prouesses d'estoc et de taille.

C'est encore là, messieurs, un des points importants qui divisent les deux écoles. Certains reçoivent la nouvelle, comme un hôte incommode que l'on ne peut pas tout à fait mettre dehors. — Je vous as-

sure, pourtant, qu'elle est de force et de taille à occuper sa large place au foyer; elle entre, bon gré, mal gré, de plain-pied dans la réalité vraie.

Cet axiome, *toucher et ne pas l'être*, doit être, quoiqu'on en dise, la première devise de celui qui combat avec une épée.

Que la science lui apprenne *à toucher bien;* mais avant tout, qu'elle lui apprenne à ne pas *être touché mal* par le premier ignorant qui se servira de son épée, comme il pourra.

Détourner les armes de ce but, c'est, croyez-moi, les entraîner dans une fausse voie.

Avant *l'agréable*, il faut *l'utile*.

VIII

Autrefois on faisait assaut sans masque. Et je lisais il y a quelque temps dans *l'Encyclopédie*,

datant du milieu du siècle dernier (1755), au mot — *Masque :*

On a quelquefois poussé la précaution jusqu'à mettre un masque pour se garantir des coups qui peuvent être portés au visage, lorsqu'on s'exerce à l'art de l'escrime. Il est vrai que ceux qui sont encore peu versés dans cet art peuvent blesser leur adversaire, en tirant mal, ou se faire blesser en relevant une botte mal parée. Cependant on n'en fait aujourd'hui aucun usage.

Cette encyclopédie était évidemment l'écho des idées généralement admises à cette époque sur l'escrime. — Se servir d'un masque en face d'un tireur, c'était le réputer pour un ignorant, lui faire presque une offense.

L'escrime alors n'était qu'une série d'attaques, de feintes, de parades et de ripostes calculées et combinées par avance ; — l'une amenait inévitablement l'autre. — Celui qui eût osé tirer droit au milieu des feintes, au lieu de suivre curieusement l'épée dans le dédale de toutes ces feintes,

eût été regardé comme un ignare honteux et renvoyé à l'étude des premiers éléments.

Ce ne fut que dans les dernières années du fameux tireur Saint-Georges, que le masque vint en usage.

Encore ce n'étaient que des masques en fer-blanc, et MM. les professeurs jugeaient de pareilles précautions bonnes pour des ferrailleurs.

Mais il arriva que trois maîtres d'armes y perdirent chacun un œil. — L'amour des anciennes traditions n'alla pas jusqu'à leur faire risquer le second.

Dès lors, le masque en fil de fer fut généralement adopté, mais avec douleur.

IX

Chaque époque apporte soit son progrès, soit ses changements aux choses qui existaient avant elle.

Il n'y a pas fort longtemps encore, ce jeu excessif

de feintes, dont je vous parlais tout à l'heure, était en grand honneur ; il fallait avant tout chercher l'épée et la trouver.—Aujourd'hui, cette convention tacite de suivre toujours et sans cesse certains errements est passée de mode. — Vous *feintez* outre mesure, *je pars* au milieu avec opposition de main, ou je tends l'épée et vous touche par un coup d'arrêt, vous arrêtant brusquement au milieu de vos espiègleries et de vos *arabesqueries* (le mot n'est pas français, mais il doit être arabe).

Ce sont des coups appris, enseignés.

Au besoin même, au lieu de vous fendre en avant, vous vous fendez en arrière, en échappant vivement la partie gauche et en inclinant le corps, pour éviter d'être atteint vous-même.

L'ancien système qui avait de très-bonnes qualités, mais aussi des théories étranges despotiquement absolues, a été battu en brèche sur plusieurs points, peut-être aussi dans certains cas avec trop d'absolutisme. — De là viennent les colères, les luttes, les dénégations.

Mais voilà bien longtemps que je parle et que vous m'écoutez ; — aussi je remets à demain, messieurs, la suite de cette conversation; car je craindrais de fatiguer votre attention, et je désire vivement que vous me l'accordiez tout entière.

SIXIÈME SOIRÉE

SIXIÈME SOIRÉE.

I

Dès que nous fûmes tous réunis dans le lieu habituel de nos conversations, je commençai aussitôt :

Ne voulant pas, et ne pouvant pas, messieurs, dans nos entretiens, entrer dans les détails pratiques de cette mine féconde à laquelle un esprit intelligent, hardi, vigoureux, peut puiser ses inspirations j'ai dû, vous le voyez, en envisager l'en-

semble; car, du moment qu'il s'agit, en armes, d'un assaut, et d'un assaut raisonné, réfléchi, — l'étude et la science ont déjà porté leurs fruits.

Je vous ai parlé des parades et des ripostes, dont la leçon vous a démontré l'usage. — Vous savez ce que l'on peut demander au tact de l'épée, au sentiment du fer, à l'électricité du regard. il me reste à vous dire quelques mots sur les attaques :

L'attaque est plus dangereuse que la parade. On se livre, au lieu d'attendre. — Et la grande difficulté est de savoir se livrer assez, mais pas trop.

La prudence doit sans cesse y avoir sa part; mais la prudence n'est pas l'indécision. — Je vous l'ai dit : je regarde comme indispensable de pouvoir, de vouloir, et de chercher à combattre tous les jeux, même ceux qui sont à peine dignes de ce nom, ou, pour mieux dire, qui en sont complétement indignes. — Mais enfin, ces jeux existent; aussi faut-il les empêcher de parler haut et surtout de croire en eux-mêmes.

Il est important pour la puissance morale de l'escrime, que ceux qui ne savent rien en armes, ou du moins fort peu de chose, ne puissent s'imaginer pouvoir, par le seul secours d'une énergie et d'un élan aveugles, se défendre contre celui dont la main sait manier une épée; — il faut que la confiance, cette principale force de la force, ne soit pas le partage de l'ignorance, aux dépens de la science et de l'étude.

II

Revenons aux différentes phases que peut subir un assaut.

Si je vois un tireur engager le fer, aussitôt en garde, et accumuler attaques sur attaques, bottes sur bottes, coups sur coups, sans avoir, par des tâtonnements indispensables et des demi-attaques prudemment combinées, cherché le fort et le faible de son adversaire, l'interrogeant de loin, le sondant

peu à peu;— pour moi ce tireur est aussitôt jugé. Il peut avoir de la rapidité de main, de l'acquis comme exécution, mais celui-là tire bien plus en aveugle, même en engageant le fer, que celui qui se tient à longue mesure, dérobant tantôt son épée, tantôt, au contraire, la donnant subitement ou s'emparant de celle de son adversaire avec confiance et résolution.

« — Il est probable, interrompit le comte de R..., que dans quelques vingtaines d'années d'ici, de nouvelles théories viendront renverser ces innovations si combattues aujourd'hui, et qu'elles seront à leur tour traitées de vieilleries.

« — C'est le sort de toutes choses. La forme changera peut-être, sûrement même; mais le fond restera. — En voulez-vous une preuve?

Je vous parlais l'autre jour de certains vieux bouquins sur les armes, que je comptais feuilleter. Je n'ai qu'une parole; je les ai lus en entier sans plaisir, mais avec une conscience qui ne voulait

avoir rien à se reprocher; et j'y ai trouvé entre autres ces deux passages :

Celui-ci, sur les *marches*, date du XVII[e] siècle, c'est-à-dire de deux cents ans environ :

« *La raison pourquoy on observe ceste inégalle quanstité de pas est qu'on tient, par ce moyen, l'adversaire tousiours en suspens et incertain de ce que nous ferons. Car si nous poursuivons nostre action touiours d'une mesme manière et avec mesme quantité de pas, il pourroit estre que l'ennemy feroit sy bien son conte qu'il nous attraperoit, non-seulement en la place où il nous void, mais aussi en celle où il sçauroit qu'il nous faudroit venir; ce qui lui est, par ce moyen, empesché.* »

Ne dirait-on pas que ceci est écrit de nos jours; et quel professeur, même le plus habile, pourrait s'exprimer plus clairement et plus logiquement?

Les armes pourtant étaient très-dissemblables :

elles frappaient lourdement de taille et de pointe, se maniaient tantôt à une main, tantôt à deux; mais la règle du jugement, de la prudence, de la ruse, était la même, comme elle restera la même dans cent ans.

Pour vous démontrer, une fois de plus, que cette école si décriée, il y a quelques années, n'a pas inventé des monstruosités, et que *le tact du regard*, dont je vous parlais hier, se lie intimement *au tact du toucher*, j'ai recueilli ces quelques lignes, toujours concernant *les attaques*.

« *Il s'ensuit que tout l'advantage de l'art consiste en l'asseurance de faire les approches, ce qui ne peut estre pratiqué sans avoir entière cognoissance de l'importance du sentiment et de la veue; et croyez que ny la vitesse du corps ny la promptitude du bras ne sont rien auprès d'une bonne approche.* »

Voilà qui est triste à avouer; au lieu d'être des novateurs, il se trouve que nous ne sommes que des plagiaires.

Je pourrais multiplier mes citations et me venger sur vous d'avoir si consciencieusement feuilleté mes vieux bouquins; mais je suis généreux, j'ai voulu seulement vous montrer que ce qui paraît nouveau est bien souvent tout près d'être très-vieux.

III

« — Je continue mes interrogations, reprit le comte de R.... Tout à l'heure vous parliez des feintes et de la tension d'épée. Certes, il était ridicule de vouloir forcer l'adversaire à suivre toutes les sinuosités qu'il plaisait à un tireur de décrire avec la pointe de son épée; mais ne trouvez-vous pas, que l'on abuse aujourd'hui singulièrement de l'épée tendue à tout propos?

« — Oui, ceux qui en abusent, ou plutôt ceux qui en usent mal, ce qui est le synonyme.

L'excès en tout est un défaut, et j'avoue avec vous, pour peu que cela vous soit agréable, que

ce mouvement, plutôt instinctif que raisonné, est devenu le refugium de ceux qui ne peuvent pas parer; — mais, prenons-y garde, un refugium, dont il est bien difficile souvent de les débusquer.

Ceux qui tendent sans raisonnement aucun, si nous parlons science, je vous les abandonne; mais, comme difficulté à surmonter, je veux que vous vous en préoccupiez sérieusement.

Avant de continuer, laissez-moi ouvrir une parenthèse :

Il y a le *coup d'arrêt* et le *coup de temps.*

Le *coup d'arrêt* se prend sur les marches imprudentes, sur les attaques composées faites en retirant la main, sur toutes celles enfin qui laissent le corps à découvert.

Le *coup de temps* est plutôt, à vrai dire, une parade d'opposition, — la plus dangereuse de toutes les parades, car elle vous laisse entièrement livré et sans défense, si elle est trompée.

J'ai vu tous les professeurs l'enseigner dans les leçons (comme exercice sans doute); mais j'en ai vu bien peu le mettre en pratique dans un assaut. — Ce coup n'offre aucun avantage, mais, en revanche, il a de graves inconvénients.

Je voudrais le voir à jamais chassé de l'escrime, comme le furent les vendeurs du temple saint.

IV

Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

Le *coup de temps* se prend sur la finale d'une attaque, lorsque vous croyez avoir jugé le coup et deviné la ligne où il se terminera. — Parez donc alors; car si vous vous trompez, — et qui ne se trompe pas? — il vous reste au moins la ressource d'une nouvelle parade. *Le coup de temps*, au contraire, pris à tort devient *coup double*, et pour un qui serait de bonne monnaie, que de fausse monnaie vous jetteriez dans la circulation !

Le *coup d'arrêt*, qui se prend, comme je vous le disais, sur la marche, expose moins.

Aussi sur celui qui tend à tout propos, n'attaquez jamais, sans vous être emparé de son épée; vous le réduirez à l'impuissance.

Certes on tend beaucoup plus l'épée qu'on ne le faisait autrefois, parce qu'on avait abandonné ce système en usage, depuis fort longtemps, pour en pratiquer un autre, qui lui aussi, a été porté à l'excès, celui des feintes et du jeu de l'épée.

Se fendre en arrière en abaissant le corps, de manière à ce que l'attaque de l'adversaire passe par-dessus la tête, n'est pas non plus une innovation due à cette école si pompeusement décorée du nom de *Romantisme*. — C'est un vieux coup, un fort vieux coup; et s'il n'est pas renouvelé des Grecs; il n'en est pas plus nouveau pour cela.

Toutefois, croyez-moi, à moins que l'élan imprudent et excessif de votre adversaire ne vous y oblige, usez de ce coup avec sobriété, et dans le but de faire comprendre que vous êtes en éveil;

vous l'empêcherez de se jeter ainsi à tout propos sur vous.

J'admire un *coup d'arrêt* bien pris, mais a la condition, que pendant le même assaut, vous n'en prendrez pas plusieurs faussement jugés, car il est clair alors que le hasard a été votre seul guide.

V.

Je parle ici comme science. — Entendons-nous bien.

Si quelqu'un me dit : « Je sais fort peu de chose, je me défends comme je peux. » — A celui-là je permets toutes les fautes qu'il lui plaira d'imaginer ; c'est son droit et sa seule science.

Mais vous, tireurs experts, vous ne devez pas faire de fautes, ou, du moins, évitez-le autant que vous le pourrez.

Certes, au risque d'être lapidé par les théoriciens, je dirai à un tireur d'armes :

« Avant tout, soyez dangereux, *difficile*, puisque c'est le mot consacré. — Hors cette qualité-là, pas de salut ; — c'est de la fantasia, votre épée sera sans cesse chargée à poudre seulement. »

Mais que l'on se garde bien de donner à ces paroles plus de portée qu'elles n'en ont véritablement.

Elles disent :

— Suivez l'instinct de votre nature, l'inspiration de votre pensée ; soyez vous-même, au lieu d'être une leçon vivante. — Mais elles ne tendent pas à faire de l'escrime un jeu systématique et acrobatique sans portée, sans jugement, sans but, un bondissement semblable à celui d'une bête fauve blessée à mort. — Il serait aussi mauvais de prendre de semblables exceptions pour modèles, qu'il serait injuste de s'en servir pour attaquer les innovations de la nouvelle école.

Que ces soi-disant tireurs touchent une fois ou deux, par hasard ou par surprise, cela se peut,

car le hasard, je l'ai bien souvent répété, se met toujours de la partie; mais l'escrime n'a rien à juger dans ces sortes de luttes, qui ressemblent par trop à celles du pugilat; et ces excentricités sans valeur qui, n'admettant aucun principe, sont les fils de leur ignorance, ne tiennent d'aucune école, et n'ont de racines nulle-part.— Il ne faut pourtant pas les dédaigner, sans vouloir les combattre, mais bien les dédaigner, après les avoir combattues.

« — A la bonne heure, vous êtes dans le vrai, me dit M. de C....

« — Attendez, je n'ai pas encore fini; — j'ajoute que je crois peu, pour ma part, à ces récits souvent répétés de maîtres d'armes tués par des conscrits. — Cela peut arriver, comme, dans la rue, une cheminée peut aussi vous tomber sur la tête. Mais je crois que si l'on faisait une règle de proportion, elle détruirait bien vite cet illogisme.

Il y a des personnes qui portent fort loin la

façon de se croire dangereuses, et de ne pas être touchées.

En voici des exemples qui courent, je ne dis pas les rues, — mais les salles d'armes.

Un tireur vous attaque; — vous parez; — il reste couché ou pelotonné sur lui-même; votre riposte l'atteint, soit au masque, soit dans le dos, soit au bras; alors il se relève et dit avec indifférence : — « Touché au masque,— touché dans le dos,— touché au bras. »

Au masque, monsieur! — Mais ce coup d'épée vous traversait la tête, en passant par la cervelle, ce qui ne vaut guère moins que de vous traverser la poitrine, en passant par les poumons. — Cet autre coup vous entrait de six pouces dans le dos. — Celui-là vous traversait le bras, puis la poitrine ensuite. — Vous mettez votre tête, votre dos, votre bras, là, où devrait être votre poitrine; je touche ce que je vois et je m'en contente fort bien.

Ce n'est pas éviter, ou parer un coup, que de remplacer la partie qui devrait être atteinte par

une autre qu'on livre sans défense, — c'est tout au plus faire du libre échange.

VI

Croyez-vous, par hasard, que ces tireurs-là agiraient de même, s'ils avaient devant eux la pointe d'une épée, au lieu du bouton d'un fleuret, et se supposeraient hors de danger en s'exposant à avoir la tête, le dos ou le cou traversé. — Ce ne sont pas là des blessures légères que puissent dédaigner celui qui les reçoit.

Croyez-le bien, la pointe d'une épée est une réalité qui fait disparaître bien des fantômes.

Supposez-vous aussi, par hasard, qu'on aimerait beaucoup dans une rencontre sérieuse, risquer des coups pour coups qui touchent gravement l'adversaire, c'est possible, mais qui vous transpersent aussi, de part en part? — Pour se servir d'un semblable moyen, il ne faut ne pas en avoir d'autres à sa disposition.

Cela est tellement vrai que, si vous mettez des épées boutonnées à la main de deux tireurs dans une salle d'armes, déjà l'assaut ne ressemble en rien à ce qu'il eût été avec de simples fleurets. — On dirait que les lames des épées, — devenues cependant inoffensives, — ont conservé en elles quelque chose du combat réel, de la lutte véritable d'homme à homme, poitrine nue contre pointe d'acier.

Ce n'est déjà plus cet élan inconsidéré, ces coups brillants, souvent plus hardis que raisonnés. — Chacun des deux adversaires a pris au sérieux, et à son insu, ce qui cependant n'est qu'un jeu, et se dit en soi-même : — « Voyons, qu'adviendrait-il, si c'était un combat véritable ? »

La monture de l'épée, qui est d'une autre forme, le bruit strident et acéré des deux lames qui se touchent, produisent déjà leur effet. — On se guette de loin, on s'étudie, on se menace; les deux épées enfin se parlent du bout des lèvres.

Vous pourrez, du reste, vous convaincre de ce

que je vous dis, toutes les fois qu'il vous prendra fantaisie d'assister à une semblable épreuve.

Si cette différence existe déjà du fleuret à l'épée boutonnée, croyez-moi, elle se traduit bien plus visiblement de l'épée boutonnée à l'épée pointue.

Les excentricités se calment, et ceux qui se jetaient en aveugle, parce qu'ils ne risquaient rien qu'un coup de bouton sur une veste de peau, cherchent à y voir un peu plus clair. — C'est un sentiment naturel, instinctif; — les exceptions sont rares; et pour ne pas être intimidé, le jour venu, par ces exceptions, il est bon d'avoir fait leur connaissance, bonne ou mauvaise.

« — Ainsi, dit M. de C..., vous approuvez que l'on fasse quelquefois des armes avec des épées boutonnées?

« — Non-seulement quelquefois, mais souvent. Non-seulement dans les assauts, mais aussi pour les leçons. Le poids est différent; la lame est

large, droite, sans flexibilité : elle donne à la main de l'aplomb, de la justesse et de la tenue.

VII

« — Mais, reprit tout à coup un des assistants, vous ne nous avez pas parlé du jeu des gauchers.

« — C'est vrai, mon excuse est qu'il y a peu de choses à dire ; et les traités d'escrime si prolixes sur les autres sujets, s'en occupent eux-mêmes très-succinctement ; car il n'existe aucune règle qui leur soit personnellement et exceptionnellement applicable.

« — Ils présentent pourtant une grande difficulté ?

« — Une difficulté relative, oui ; — et un de mes amis (gaucher, cela va sans dire), soutenait que c'était un bruit répandu par les droitiers. L'axiome est plus spirituel que juste, et je suis prêt à dé-

clarer, qu'en effet les gauchers offrent des difficultés réelles à ceux qui n'ont pas l'habitude de faire des armes avec eux.

Leur seul avantage réel est de pouvoir tirer avec des droitiers, plus souvent que des droitiers ne le font avec des gauchers.

Une fois cette habitude prise, la difficulté disparaît.

Mais ce qui ne disparaît pas, c'est le danger bien plus grand que court le gaucher dans une rencontre sérieuse, en présentant le côté gauche de la poitrine.

J'ajoute, et ceci à l'adresse de MM. les professeurs, que l'avantage d'un gaucher, consistant surtout dans son incognito, serait nul, s'ils prenaient l'habitude de donner quelquefois leurs leçons de la main gauche.—Quelques-uns le font et ils font bien.

En effet, le gaucher a-t-il à sa disposition un seul coup ou une seule parade qui ne soit aussi à la disposition du droitier? non certainement. Seulement celui-ci, par manque d'habitude,

éprouve plus de difficultés à ajuster ses coups, par la raison que *le dedans* des armes devient *le dehors*, — et *vice versa*.

Le gaucher cherche à s'emparer du *dessus* des armes, qui s'appelle *quarte*, vous le savez. Cette position lui est plus favorable, il est donc de très-bonne guerre de chercher par tous les moyens à la lui disputer. La ligne de *dessous* est celle où il est ordinairement le plus difficile de l'atteindre.

Voici pour la règle générale, car vous devez comprendre que le jeu des gauchers varie autant que celui des droitiers, bien qu'on ait voulu parfois soutenir le contraire. — Si tous les gauchers devaient se ressembler comme les doigts d'une même main, avouez qu'il ne serait pas difficile de les apprendre par cœur.

VIII

Vous le voyez, messieurs, dans ces conversations, je cherche à ne rien oublier de ce qui peut

intéresser ceux qui aiment l'escrime et ceux qui pourraient et voudraient l'aimer. — Je m'attache à faire ressortir avec soin les détails essentiels, négligeant volontairement cette multiplicité de nuances qui surchargerait le tableau et empêcherait d'en bien saisir l'ensemble. — Ces nuances, je le répète, résultat de l'expérience et de l'habitude, se conquièrent plutôt qu'elles ne s'apprennent, par le froissement du fer contre le fer, par la variété des jeux que l'on combat, par les difficultés imprévues, soudaines, qui surgissent tout à coup.

Voyez ce jeune homme qui entre dans le monde, d'abord gauche, timide, sans usages; il ne sait, dans un salon, ni s'asseoir, ni marcher, ni parler; mais bientôt, sans avoir pris de professeur, seulement par le frottement, pour ainsi dire, de sa vie de chaque jour avec celles d'autres personnes plus âgées et plus expérimentées que lui, il acquiert du monde, de l'aisance, de la tenue, du savoir-vivre.

Il en est de même des armes. — La ruse, la finesse,

le tact, l'à-propos, viennent, petit à petit, comme les plumes poussent graduellement aux ailes; mais souvenez-vous que la leçon et les exercices du plastron sont vos premiers maîtres, et ne les abandonnez pas.

Ce serait être ingrat; — l'ingratitude est un vilain défaut; elle ne porte jamais bonheur.

Je ne vois plus trop, messieurs, ce que j'aurais encore à vous dire, et je serai bien embarrassé demain, si vous ne venez pas à mon aide.




SEPTIÈME SOIRÉE

SEPTIÈME SOIRÉE.

I

« — Eh bien! mon cher, de quoi nous parlerez-vous ce soir? me dit le maître de la maison, en entrant, le lendemain, dans le lieu de nos réunions habituelles.

« — Ma foi! je n'ai plus rien à vous dire.

« — Et moi, dit le marquis de G..., qui feuilletait depuis quelques minutes un journal, je ne

vous tiens pas quitte à si bon marché. — Voici un fait que je lis aux nouvelles étrangères, et qui se rattache intimement à nos conversations de chaque jour.

« — Voyons!... voyons.... » dirent aussitôt toutes les voix.

Le marquis de G.... lut tout haut :

« Une rencontre bien malheureuse a eu lieu ces « jours derniers dans les États-Romains entre le « jeune marquis de Monte C... et le chevalier d'A....

« La cause de ce duel est des plus étranges. Le « chevalier d'A..., Napolitain, a la réputation d'un « *jettatore;* aussi le marquis de Monte C..., le ren- « contrant dans un salon, prit par un mouvement « spontané une petite main en corail qui pendait « à sa chaîne de montre, et la tint tournée vers le « chevalier d'A.... au moment où celui-ci passait « près de lui. Le chevalier qui savait le surnom « qu'on lui avait donné, s'en aperçut et chercha « querelle au jeune marquis, qui le lendemain

« reçut un coup d'épée dans la poitrine et fut tué « roide. Le chevalier d'A..., très-expert du reste « en escrime, possède, dit-on, plusieurs bottes se- « crètes. »

II

Il y eut, après la lecture de cet article, quelques instants de silence.

« — J'ai bien souvent entendu parler de bottes secrètes, dit un des assistants; — pourquoi donc les professeurs ne les enseignent-ils pas?

« — D'abord, répondis-je en riant, parce que si on les enseignait, elles ne seraient plus secrètes. Mais avant tout, je dois vous déclarer, que pour mon propre compte, je ne crois pas plus aux *bottes secrètes*, qu'aux revenants.

« — Allons donc!

« — Je crois aux coups irréguliers, imprévus; mais ma croyance ne va pas plus loin.

« — Cependant puisqu'on les a ainsi appelées, reprit mon interlocuteur, c'est qu'elles ont existé.

« —Plus ou moins; et peut-être serait-il plus vrai de dire : « — on a cru qu'elles existaient. » C'est un fantôme qui nous est arrivé de l'école italienne, en droite ligne; car, l'Italie, je vous l'ai dit, est le point de départ vraiment sérieux de cet art auquel nous avons apporté ensuite des modifications notables.

Les bottes secrètes sont mortes ensevelies dans les langes de la science, qui a grandi, se faisant robuste dans des conditions tout autres, et par des chemins tout différents. — Pour qu'elles pussent subsister encore, il leur faudrait le cortége obligé des anciennes traditions et des systèmes appartenant à une époque depuis longtemps oubliée.

De nos jours, avec les armes dont nous nous servons et les moyens usuellement employés, une

botte secrète toucherait de bien près à une trahison ; et si elle n'y entrait de plain-pied, assez avant pour être flétrie et condamnée tout haut par les lois, elle le serait par la conscience des gens d'honneur, dont pas un ne voudrait, dans un duel, acheter la victoire à un prix aussi cher.

III

Puisque nous touchons à cette question, je tiens à expliquer clairement ma pensée.

Il y a dans le monde où nous vivons des choses qui ne sont pas matériellement condamnables, comme fait, passibles enfin des tribunaux, mais qui n'en sont pas moins entachées dans l'opinion publique et justement réprouvées.

Une action semblable à celle dont nous parlions tout à l'heure, serait, selon moi, de ce nombre, si elle pouvait s'accomplir ; mais le peut-elle ? — Là est la question.

Lorsqu'une circonstance fatale vous amène, l'épée à la main, sur le terrain; le succès, — si Dieu, la science, ou le hasard vous le donne, — ne doit jamais donner lieu à des interprétations diverses. Le coup qui frappe votre adversaire doit être aussi loyal que la poitrine qu'il présente, et ne peut appeler à son aide des chemins tortueux ou des moyens, tellement étranges, qu'ils touchent à la félonie. »

Malgré moi, je m'étais fort animé en parlant, et je vis avec plaisir que ceux qui m'écoutaient apportaient à mes paroles une grande attention.

« — Vous comprenez, ajoutai-je, que celui qui parle ou écrit sur une semblable matière, exprime toujours une opinion personnelle; et puisque le hasard de quelques lignes imprimées nous a amenés sur ce terrain; — voulez-vous en faire le sujet de notre conversation?

« — Certainement! certainement! dirent toutes les voix.

« — Cela nous entraînera peut-être un peu loin, car des considérations très-importantes s'y rattachent.

« — Qu'importe! reprit le maître de la maison, nous avons de bons cigares, et autant d'heures devant nous que nous le voudrons. »

Chacun s'installa commodément dans son fauteuil, prit un cigare dans sa main droite pour le faire succéder à celui déjà commencé, et le plus profond silence régna dans le fumoir.

IV

Je vous ai parlé, dans le cours de nos précédentes conversations, *des armes*, — il est bien entendu que par ces mots je désigne : l'*escrime*, — des armes, dis-je, prises au point de vue de la science, et de l'assaut dans une salle. — Nous allons aujourd'hui les considérer sous le point de

vue, si on peut s'exprimer ainsi, de l'utilité personnelle.

D'un côté, c'est un assaut qui se compose d'une série de coups, entre gens connaissant l'exercice des armes, à des degrés différents il est vrai, mais procédant cependant d'après des principes à peu près réguliers. — De l'autre, c'est une rencontre sérieuse avec des épées, dont les pointes acérées scintillent au soleil et menacent votre vie. Un seul coup doit être touché, — n'importe comment, — n'importe où, — à tort ou à raison.

A côté de la ruse, de l'adresse, de la science, n'oubliez pas qu'il y a aussi la surprise, la brutalité, l'élan sauvage et furieux de l'ignorance.

Le visage et certaines parties du corps, dont, à tort, on ne se préoccupe pas suffisamment dans un assaut, ont du sang que votre ennemi peut faire couler.

Vous ne choisissez pas votre adversaire ; — le

hasard vous le donne, petit ou grand, robuste ou débile.

Ce n'est plus un jeu où l'on cherche à briller savamment, une lutte d'adresse où l'on s'expose parfois volontairement à être touché une ou deux fois, pour donner confiance à son adversaire, et en triompher ensuite plus facilement.

L'homme qui est devant vous, et qui vous menace de son fer, peut être un tireur habile, consommé; mais il peut aussi n'avoir jamais touché une épée de sa vie, et se fier uniquement au hasard qui peut le servir, à son énergie, à son sang-froid.

Allez-vous avoir à combattre un ennemi calculant ses coups, tenant avec habileté sa distance, avançant ou rompant avec étude? Celui qui est devant vous, au contraire, comptant sur un suprême effort de résolution audacieuse, va-t-il, déroutant tous les calculs, foulant aux pieds tous les principes reçus, se servir de son épée avec ce sauvage et brutal instinct de la conservation personnelle?

V

Vous devez apprécier, messieurs, combien nous sommes loin du paisible assaut exécuté sous les yeux du maître, selon les règles de l'art et à armes inoffensives, — plus encore que l'assaut lui-même ne diffère de la leçon donnée au plastron.

Et puisque cet article de journal nous a amenés sur le terrain du duel proprement dit, envisageons-le sous toutes ses faces multiples, en le prenant dès son début.

Malheureusement, il faut bien se l'avouer, on ne peut s'occuper de l'art des armes sans en arriver à la question du duel, c'est-à-dire à un de ces cas tristes, mais souvent inévitables, où une offense, contre laquelle les tribunaux sont impuissants, vous conduit fatalement sur le terrain du combat.

« Le duel (écrivait je ne sais plus qui) est un

ennemi avec lequel il faut vivre en aussi bonne intelligence que faire se peut. — Le supprimer est impossible. »

En effet, messieurs, il y a quelque temps, je parcourais plusieurs volumes écrits sur l'escrime; les auteurs, tout en lançant contre le duel les plus terribles anathèmes, en étalaient le tableau progressif, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

C'est évidemment un des points par lesquels la barbarie et la civilisation se donnent la main; car la civilisation modifie, redresse, épure nos instincts, les dirige et les habille à la mode du jour, mais ne peut les supprimer.

A certaines époques de notre histoire, le duel s'est appelé : — *jugement de Dieu*, ou *duel judiciaire*. Ensuite, il a été mis hors la loi; et ceux qui s'étaient rencontrés en champ clos étaient condamnés à mort ou à de longues et cruelles détentions.

Plus tard, abusant de l'impunité, le duel a couru les rues et les carrefours comme un débau ché, hantant les tavernes, dégaînant l'épée sous un réverbère, pour un mot, pour un ruban, pour un pari, pour une futilité.

Les témoins eux-mêmes, amis la veille, s'entretuaient le lendemain.

Eh bien! ce qui montre le germe indéracinable de vitalité que trouve en nous ce suprême appel de l'offensé à l'offenseur, c'est que le duel honnête, digne, prenant son véritable point d'appui sur l'honneur lui-même, a résisté à toutes ces phases diverses, aux condamnations qui l'ont frappé, comme aux excès dans lesquels des écervelés l'ont honteusement traîné.

VI

Pardonnez-moi, messieurs, cette digression, mais elle découlait du sujet lui-même. — C'était

un prologue obligé, inévitable, qui m'est venu aux lèvres, sans que j'y songeasse à l'avance.

« — Là digression vous est pardonnée de grand cœur, cher ami, me dit M. de C....

« — Et j'ai des droits imprescriptibles à cette indulgence, ajoutai-je en riant, car j'aurais pu faire de la science, citer des noms, des dates, des faits déterrés dans la poussière des vieux livres, j'aurais pu abuser de ma vocation de fouilleur de bibliothèques; — cependant je vous ai épargnés.

« — Merci, » dirent plusieurs voix.

Je continuai :

Lorsqu'on parle de rencontre sur le terrain, un premier point frappe tout d'abord; et, quoiqu'il ne se rattache pas au fait du duel lui-même, il y touche de trop près pour le passer sous silence.

C'est la question des témoins.

Je ne me permettrai pas de parler ici du rôle qu'un témoin doit jouer avant l'heure où les adversaires sont en présence, — rôle impartial de conciliation et de modération, même exagérée. — Chacun de vous, messieurs, sait aussi bien que moi, combien toutes les chances de pacification honorable doivent être épuisées, avant de mettre à des combattants les armes à la main.

Quel est celui qui pourrait oublier qu'il est à la fois responsable de l'honneur et de la vie d'un homme, et qu'il ne doit point, pour sauvegarder follement l'un, risquer inutilement l'autre.

Toute la force de l'homme qui combat est dans la conviction de son droit. — Toute la puissance, et j'ajouterai, l'inviolabilité des témoins, sont dans la loyauté calme, conciliante, mais ferme, avec laquelle ils ont accompli leur mandat.

Quant à moi, messieurs, si après avoir fait tous mes efforts pour arranger amiablement une querelle, le combat devenait inévitable, et que, selon

ma conviction, l'honneur ne fut point sérieusement engagé, mais bien une fausse vanité et un dangereux amour-propre, je n'hésiterais pas à me retirer. — Les duels qui se font pour la galerie sont odieux ou ridicules ; ils sont passés de mode et jetés au rang des vieilleries usées.

VII

C'était une conséquence des coutumes et des mœurs, alors que l'on avait toujours une épée au côté, et qu'il était de bon goût de mettre flamberge au vent à tout propos, pour occuper de longues heures d'ennui et d'oisiveté.

A chaque temps, ses habitudes, ses travers, ses enfantillages et ses hochets.

Aujourd'hui, les raffinés des siècles passés seraient fort mal vus, et trouveraient peu d'applaudisseurs pour leurs prouesses ferrailleuses.

Mais autant un témoin doit se montrer conciliateur avant l'action ; autant, vous le savez, il

doit être ferme, mais toujours calme à l'heure du combat. Son rôle ne change que pour acquérir un nouveau degré de responsabilité personnelle.

C'est alors que ce témoin doit tout prévoir, tout calculer, tout surveiller, tout craindre, tout épier, pour laisser à celui qu'il accompagne, la tranquillité de son esprit, et surtout le sang-froid, si essentiellement nécessaire.

VIII

En effet, messieurs, il faut bien se le dire, rien n'est indifférent dans ces mille détails qui précèdent un duel; les plus futiles en apparence peuvent prendre tout à coup une portée inattendue.

L'enjeu est trop grave, pour qu'on ait le droit de le jeter, à la légère, sur le tapis vert du hasard.

D'abord le terrain a son importance.

Qu'il soit uniforme, plat, sans sinuosités, sans inégalités du moins dangereuses.

Évitez surtout les endroits où l'herbe a poussé. — L'herbe est glissante et peut compromettre la vie.

Encore une observation utile.

Étudiez avec soin, et d'un coup d'œil rapide, l'endroit où doit se placer, celui dont vous êtes le témoin; car il négligerait peut-être lui-même ce soin; et une racine, imperceptible au premier regard, pourrait le faire tomber, ou le livrer sans défense à son adversaire, avant qu'il ait été possible d'arrêter l'élan de l'épée ennemie. — Tout cela, sans nul doute, vous paraît bien puéril; mais, savez-vous combien cette touffe d'herbe glissante et humide, cette racine à demi cachée, ce caillou rond, peuvent peser dans la balance, quelques instants plus tard?

« Il faut à chacun, — a-t-on dit, — part égale de champ et de soleil. »

Dans ce cas-là, croyez-moi, abandonnez, sans vous plaindre, votre part de soleil, et n'acceptez pas que votre partner en ait les rayons en plein visage. — Le soleil fait scintiller les épées; il rend le coup d'œil incertain, et lui donne de l'hésitation.

Sachez-le bien, — on combat avec le regard tout autant qu'avec l'épée.

Le regard, c'est la pensée; — il avertit du danger; il indique par une sorte d'intuition spontanée le côté faible de l'adversaire.

Et puis encore, la fermeté de ce regard, l'éclat hardi et résolu de la prunelle dans son orbite, intimide et fascine. — Pendant que le fer menace; les yeux parlent, interrogent; — on se devine, on se pressent.

N'acceptez pas, non plus, que les deux adversaires ôtent leurs chemises. — L'impression de l'air ou du froid, l'inhabitude de se trouver ainsi, peuvent agir sur les combattants à des degrés différents, même à leur propre insu, et suivant leur organisation plus ou moins impressionnable.

« — Mais, interrompit le comte de R..., si l'un des deux le demande?

« — On le refuse; — nul ne peut l'exiger. C'est une habitude de caserne, pratiquée entre soldats, et qui ne dépasse pas les corps-de-garde.

IX

« — Puisque nous en sommes sur ce sujet, dit un autre, j'ai deux questions à vous adresser.

« — Je tâcherai d'y répondre de mon mieux; car j'ai lu souvent et avec grande attention tout ce qui a été écrit sur la matière, — comme dirait un avoué.

« — A-t-on le droit de prendre un gant d'armes?

« — C'est l'usage. — Mais l'usage n'est point une règle; et, bien qu'il passe aux yeux de beau-

coup de gens pour un droit, il n'en a pourtant pas les priviléges.

Ordinairement on décide à l'avance si l'on se servira, ou non, de gants d'armes. — Presque toujours chacun y trouve son avantage; car le gant permet de tenir l'épée avec plus de solidité et de confiance, et rend le désarmement plus difficile. En outre, la poignée d'une épée est dure; elle fatigue et blesse la main; les doigts, en contact avec elle, souffrent à chaque parade un peu forte, ou lorsque les lames se rencontrent vigoureusement.

Voilà pourquoi les gants d'armes sont généralement admis.

Toutefois, si les témoins d'un des combattants les refusent, la partie adverse ne peut, — soit contraindre ces témoins à les accepter, — soit conserver le droit de s'en servir pour elle-même.

On peut objecter, par exemple, que l'usage des

gants d'armes, familier à celui qui pratique l'escrime, est complétement étranger et sans valeur pour celui qui ne s'en est jamais occupé.

Cette objection, il est vrai, se fait rarement ; car, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, celui qui n'est point habitué à l'exercice des armes, éprouve, plus que tout autre, une grande difficulté à manier la monture rugueuse d'une épée, et a tout avantage à se servir d'un gant rembourré. — En tout cas, on peut prendre un gant de peau ordinaire, soit que l'adversaire agisse ou n'agisse pas de même. On peut aussi s'entourer la main avec un mouchoir, pour affermir son épée dans ses doigts, en ayant soin, toutefois, qu'aucun coin de ce mouchoir ne pende, et ne puisse en flottant gêner l'action de l'épée ennemie.

X

« — Je passe maintenant à ma seconde question, reprit la même personne.

« — Voyons la seconde question.

« — Peut-on se servir de la main non armée pour parer et détourner le fer?

« — Oh! ceci est un point très-grave, et je ne voulais point le passer sous silence. — Mais il me faudra forcément entrer dans des considérations qui prolongeraient peut-être, outre mesure, notre conversation. — Si vous le voulez bien, nous causerons de cela demain.

« — A demain donc, » dit le comte de C....

Et l'on se sépara.

HUITIÈME SOIRÉE

HUITIÈME SOIRÉE.

I

« — Vous m'avez demandé hier, messieurs, si l'on pouvait se servir de la main non armée pour parer et détourner le fer.

« Ma réponse est très-positive. — Non.

« — Mais si d'un commun accord on en est convenu à l'avance ? reprit le marquis de R....

« — C'est une convention que, selon moi, on ne doit pas faire ; — elle est complétement en dehors de nos mœurs, de nos habitudes et de nos traditions.

Je sais bien, que dans un livre sévèrement étudié et appuyé sur les plus puissantes adhésions,— celui publié par le comte de Chatauvillard, il est dit: « que le fait de parer avec la main peut être l'objet d'un accord réciproque. »— D'autres écrits, dus à des professeurs distingués, admettent aussi cette convention, comme possible, entre les parties combattantes.

Cela ne change en rien mon opinion, et je le dis très-haut et très-net.

« Puisque le droit d'accepter ou de refuser est évident, — *refusez invariablement.* »

Cette concession, ou cet accord, bien que réciproque, peut amener trop de résultats funestes, d'erreurs mortelles, sans apporter aucun avantage capable de les contre-balancer.

Je vais essayer, messieurs, de vous le prouver.

La parade faite avec la main qui ne tient pas l'épée, remonte aux anciens errements de l'école italienne, et aux habitudes admises dans les rencontres, où l'on combattait, à la fois, avec la dague et l'épée.— On parait et on frappait indistinctement avec l'une des deux armes, en faisant usage de passes et de voltes, aujourd'hui bannies du système et des principes de l'escrime. Cet art proportionné alors aux doubles moyens d'attaque et de défense, procédait par un tout autre système que celui pratiqué de nos jours. — Cette parade, ou plutôt cet écartement du fer ennemi fait indifféremment des deux mains, avait sa raison d'être; — aujourd'hui, il deviendrait une parodie incomplète et dangereuse.

Je me rappelle avoir essayé, il y a quelques années à Naples, plusieurs assauts de ce genre, avec un professeur italien, doué d'une remarquable agilité. — Il s'appelait Parisi; — le pauvre diable est mort, je crois, au fond d'un cachot, après s'être

mêlé aux mouvements révolutionnaires qui ont si souvent tenté de bouleverser le royaume de Naples.

Parisi venait régulièrement chez moi où j'avais organisé une salle d'armes.— Je voulais étudier sérieusement le jeu italien, et ce qui reste encore de cette école qui s'en va, ne se rattachant plus à son passé, que par d'imperceptibles lambeaux.

Je vous disais donc, que Parisi tirait avec une longue épée italienne d'une main, et de l'autre, une sorte de stylet, dont il se servait pour parer mes attaques dans certaines lignes, et pour faire, non une riposte, mais plutôt une attaque sur l'attaque, en évitant d'être touché, au moyen de la parade avec le stylet. — Ce jeu m'intéressait beaucoup et créait à tout instant des difficultés inattendues.

Parisi quittait-il son stylet; — aussitôt, sa main gauche, immobile, ne cherchait plus l'épée; mais son avant-bras placé, à la hauteur des pectoraux, en travers de sa poitrine, et légèrement dégagé d'elle, faisait comprendre que la parade de la main pouvait être aisément pratiquée, — facilitée à la

fois, par la position du corps et par celle du bras gauche porté en avant.

Pour nous, qui suivons les préceptes de l'école française, nous tenons au contraire le bras gauche rejeté en arrière, afin d'effacer la poitrine, et de diminuer ainsi la surface livrée à l'adversaire ; nous ne pouvons donc nous servir de la main gauche, sans compromettre complétement cette position, ou du moins, sans en bouleverser les principes.

II

Depuis le temps que je m'occupe d'escrime, bien des années se sont écoulées. J'ai été dans toutes les salles connues ; j'ai fait des armes avec un grand nombre de professeurs et de tireurs de toute nature ; et jamais personne ne m'a proposé cet accord de parer avec la main. — Jamais non plus, dans aucun des assauts auxquels j'ai assisté, je n'ai entendu quelqu'un en faire la demande à son adversaire, ou se servir de ce mode de pa-

rade. — Jamais aucun maître ne l'a, que je sache, indiqué ou enseigné à ses élèves, comme un cas, même exceptionnel, qui pourrait se présenter, et contre lequel, il est du devoir de tout professeur sage et prudent, de prémunir ceux dont l'enseignement lui est confié.

Pourquoi donc, lorsque cet assaut cesse d'être un exercice ou un plaisir, et que votre vie en devient l'enjeu, accepter ou proposer une convention en dehors de toutes les habitudes reçues ?

Si ce qui subsiste encore de l'ancienne école italienne vous plaît, admettez alors tous les autres préceptes de cette école ; — du moins vous serez logique.

Servez-vous d'une épée à lame longue, lourde, large et sans aucune flexibilité, dont la poignée est terminée par une petite barre de fer, sur laquelle les doigts se placent, et à laquelle on les attache avec un long ruban ; — détruisez du même coup les renversements de la main, la souplesse du poignet, la délicatesse du doigté.

Apprenez à faire un fréquent usage des parades de contraction, indispensables au jeu italien, et très-peu en valeur, pour ne pas dire entièrement dédaignées, dans l'école française.

Servez-vous des voltes, des passes, des effacements du corps ; et alors, je vous le répète, au moins vous serez logique.—Autrement, une convention qui admettrait en principe un seul de ces usages, et oublierait les autres, me paraît un non sens.

Laissez-moi maintenant vous démontrer le danger, souvent inévitable, auquel on s'expose en acceptant cette parade de la main gauche.

Entre la main ouverte qui écarte seulement le fer, et les doigts fermés par une contraction nerveuse, qui saisissent involontairement la lame et la retiennent prisonnière, la différence est bien difficile à définir. — Ce mouvement rapide, imprévu, traverse le choc des épées, comme un éclair traverse le ciel, sans que l'on puisse en suivre la trace.

M

Certes, celui qui aura involontairement arrêté le fer, au lieu de le détourner dans son élan, en sera au désespoir, et, dans la loyauté de son cœur, s'accusera lui-même. — Mais si le coup a porté, si la blessure est mortelle, ce désespoir, ces regrets, cet aveu arrêteront-ils le sang qui coule, la vie qui s'en va ? — Ce hasard fatal ne dût-il se produire qu'une fois sur dix mille, suffirait pour proscrire à jamais cette dangereuse convention.

J'ajouterai, en outre, — et cela avec l'expérience que donne une longue habitude, et peut-être quelque peu d'habileté dans l'exercice des armes, — qu'il est souvent très-difficile, pour ne pas dire impossible, à l'œil le plus exercé, au milieu de la rapidité de plusieurs coups portés, parés et rendus, de suivre d'un regard certain la marche de deux épées qui bondissent, en s'entrelaçant comme des êtres vivants, et de pouvoir apprécier avec une justesse indiscutable la différence de ces deux mouvements, dont l'un est le résultat d'un accord, dont l'autre, peut changer subitement le duel en assassinat.

L'appréciation, en elle-même, est tellement épineuse, qu'elle est sujette, — et cela avec la meilleure foi du monde, — à des interprétations très-opposées.

A laquelle de ces interprétations donner tort ou raison? — Le fait sur lequel toutes deux reposent n'existe plus; il a passé rapide comme le regard, fugitif comme la pensée.

Voyez dans quel inextricable labyrinthe vous vous trouvez, en face d'un homme étendu à terre, froid, inanimé, et qui devrait être encore dans toute la force de sa vie et de son courage.

Et maintenant, — vous témoins, — la main sur la conscience, au nom du bon sens et de l'équité, dites, — voudriez-vous accepter la lourde responsabilité d'un semblable hasard?

III

Vous le voyez, messieurs, je cherche à embrasser aussi complétement qu'il m'est possible,

les devoirs multiples des témoins, et à ne rien oublier des préoccupations minutieuses de détail qui doivent être présentes à leur esprit.

Voici encore un point sur lequel il est important d'appeler leur attention.

Lorsque les armes ont été remises aux mains des combattants, et que les deux fers se sont croisés, les témoins doivent se tenir à portée des adversaires, armés d'une épée ou d'une canne, et prêts à arrêter le combat, — si quelque chose d'irrégulier vient à se produire, — ou si l'un des deux combattants glisse, fait un faux pas, est désarmé ou blessé. — C'est sur ce dernier cas surtout, que leur vigilance doit se porter spécialement; car deux hypothèses également fatales peuvent se présenter.

Un des deux combattants est blessé.

Dans la chaleur de l'action, celui qui a porté le coup, excité par l'animation naturelle du combat,

ne sait souvent pas lui-même si son épée a touché. — Avant qu'il ait pu s'apercevoir de la défaillance de son adversaire, ou même arrêter son propre élan, il peut le blesser une seconde fois, si les témoins n'ont pas aussitôt écarté les épées.

Celui qui est blessé peut, de son côté, ne pas ressentir immédiatement les effets de sa blessure, et risquer, en continuant le combat, d'en recevoir une autre plus grave. — Il se peut aussi (et c'est là le cas le plus à craindre), qu'aveuglé par la colère, il se jette en furieux sur son adversaire.

Celui, au contraire, qui sent la lame de son épée pénétrer dans les chairs, s'arrête aussitôt par un mouvement instinctif, et même, malgré une attaque nouvelle, hésite avant de frapper une seconde fois celui dont le sang coule déjà. — C'est pendant ce moment d'arrêt, d'hésitation, que l'homme déjà blessé, s'élançant avec une rage insensée, peut traverser la poitrine de son adversaire, ou se faire tuer lui-même, si cet adversaire

s'est remis promptement en garde et présente avec calme la pointe de son épée.

IV

Ces deux cas sont également fatals; car tous deux peuvent être mortels, alors que, par la première blessure déjà reçue, le combat peut être regardé comme terminé, ou du moins suspendu.

On ne manquerait pas d'en faire un crime aux témoins qui pouvaient, en redoublant de vigilance, arrêter une effusion de sang inutile.

Certes, quelquefois, malgré l'attention la plus sévère, l'attaque est tellement prompte, tellement impétueuse, tellement rapide, qu'il est impossible d'en arrêter l'élan. — Mais au moins, on n'aura rien à se reprocher.

Quelques rares que soient, fort heureusement, de semblables cas, ils peuvent cependant se présenter; — aussi, est-il de la plus haute importance que les témoins suivent sans cesse de leurs re-

gards les épées croisées, qu'ils épient tous leurs mouvements, afin de les arrêter, aussitôt qu'un des deux combattants est blessé, — quelque légère que puisse paraître la blessure.

Si, à son inspection, cette blessure offre assez peu de gravité pour que le combat puisse recommencer sans désavantage, les deux adversaires auront au moins eu le temps de reprendre leur calme et leur sang-froid.

Cette attention minutieuse est un des points les plus graves, une des nécessités les plus absolues. — C'est là où le rôle des témoins est difficile; car c'est là que leur responsabilité est complétement engagée.

J'ai encore plusieurs choses à vous dire, dont la gravité ne vous échappera pas. — Mais il se fait tard, et, si vous le voulez bien, ce sera pour notre prochain entretien.



NEUVIÈME SOIRÉE

NEUVIÈME SOIRÉE.

I

« — Je demande la parole dit le comte de C..., aussitôt que nous fûmes réunis le lendemain, — je voudrais bien avoir votre avis sur les *corps à corps* dans un duel.

« — J'allais justement vous en parler.

Il faut, je crois, décider avec les témoins de la

partie adverse, que les combattants seront séparés et remis en garde, lorsqu'ils se trouveront *corps à corps*. — Sans cela, il deviendrait impossible de prévoir l'issue d'un semblable combat qui se terminerait, le plus souvent, par des blessures mortelles que l'on pourrait appeler : — *en partie double*.

Mais ceci est encore, il faut l'avouer, un cas très-épineux et qui demande à la fois prudence, réserve et parfaite équité.

Si l'un des deux adversaires s'est élancé violemment sur l'autre; on ne doit pas écarter les épées, avant que celui qui a supporté l'attaque, n'ait riposté; car le premier, en se jetant ainsi follement, a le désavantage sur celui qui, après avoir paré, reste maître de sa riposte.

Bien des choses, dans un duel, ne relèvent que de la loyauté des appréciations.

Aussi, ne dois-je point raisonner dans l'hypothèse d'un témoin, qui profiterait d'une convention loyalement faite et loyalement consentie pour

rendre les chances inégales en arrêtant le combat, lorsque le cas expressément spécifié ne s'est pas présenté.

« — Mais si cela arrivait ?

« — Chacun de vous, messieurs, puiserait dans sa propre conscience ce qu'il devrait faire, soit en terminant de plein droit immédiatement le duel, si la cause le permet, — soit en forçant à se retirer et à remettre son mandat celui qui l'aurait ainsi méconnu.

J'ai souvent entendu des personnes dire ceci :

« Si dans un duel, dont la cause ne serait pas une offense mortelle, je voyais l'épée de l'adversaire arriver droit à la poitrine de mon partner, avec cette violence qui ne laisse aucun doute sur la gravité de la blessure, — ma foi ! j'écarterais le fer ; ce serait un mouvement plus fort que le raisonnement. — Et franchement, aurais-je grand tort ? »

Oui, vous auriez grand tort. — Oui, vous assu-

meriez sur vous la plus lourde, la plus implacable des responsabilités, et peut-être le plus poignant des remords, bien que votre action ait pris sa source dans un louable sentiment.

Admettez ceci : — Vous avez arrêté l'épée qui allait frapper en pleine poitrine un des adversaires. — Le combat continue ; — et celui dont vous avez écarté le fer, dans la pensée, je le veux bien, d'empêcher une blessure mortelle, celui-là, dis-je, est blessé, tué peut-être. Le sort qui l'avait favorisé au début, par un revirement soudain, par un de ces hasards dont l'imprévu seul est la loi, se tourne contre lui. — Que vous dira la voix de votre conscience, en présence de cet homme dont vous avez causé la mort, en l'exposant à un danger qu'il ne devait plus courir ?

Le duel est une triste chose ; — mais, une fois que vous avez loyalement et énergiquement fait tout ce qui dépendait de vous pour l'empêcher, laissez le sort prononcer entre les deux combat-

tants ; — seulement prenez toutes les mesures en votre pouvoir, pour rendre moins fatale l'issue du combat.

II

« — Savez-vous, interrompit un des auditeurs, que si, — au moment où un ami vient vous demander de lui servir de témoin, — la pensée s'arrêtait sur toutes ces responsabilités réunies, on n'accepterait jamais ?

« — Je ne sais pas si l'on accepterait ; mais je sais que le rôle d'un témoin est un rôle de rude dévouement et d'abnégation ; je sais, que s'en charger à la légère, est une action blâmable au plus haut degré. — Je sais surtout que je n'ai jamais accepté ce mandat sans que la nuit qui précédait le jour du duel ne se soit passée pour moi sans sommeil, me laissant livré aux plus sombres réflexions.

Celui qui envisage ce rôle de témoin dans son

acception purement passive, lui ôte toute sa force, toute sa noblesse, toute sa dignité.

Tenez, — je vous parlais tout à l'heure des cas où l'on arrête un coup d'épée, par un de ces mouvements instinctifs qui précèdent la volonté; — voici ce qui m'est arrivé.

J'assistais un de mes amis dans une affaire d'honneur. — Attentif, attachant mon regard à la pointe des épées avec cette ténacité et, peut-être puis-je ajouter, avec cette sûreté de coup d'œil que donne un peu d'expérience dans l'escrime, je vis l'épée de l'adversaire arriver en pleine poitrine de mon ami. L'habitude des armes me fit comprendre par une intuition, plus rapide peut-être que la pensée, que le coup serait mortel. — J'écartai l'épée; et comme les deux adversaires s'étaient rapprochés, je m'écriai : « — En garde, messieurs. »

Mais à peine avais-je agi ainsi, que je me rendis immédiatement compte de la portée de ce mou-

vement irréfléchi, et un sentiment que je ne puis définir me serra aussitôt le cœur. — Heureusement que mon ami, fort brave, mais non moins maladroit, n'était pas homme à me laisser longtemps dans cette cruelle position. — Quelques secondes après, il tombait assez gravement blessé.

Croyez-moi, messieurs, dans des circonstances comme celles-là, où tant de considérations doivent être pesées, il ne faut jamais dépasser la limite du droit strict et inattaquable, — pour soi, comme pour les autres.

III

A ce propos, il me vient encore à la pensée un cas qui se présente très-souvent, et sur lequel j'ai entendu s'élever parfois de nombreux dissentiments ; car, en effet, la question est en soi-même difficile à résoudre.

Une fois le combat commencé, — si l'un des deux

adversaires demande à se reposer, — a-t-on le droit d'exiger, au contraire, que le combat continue sans interruption?

Ce droit est, selon moi, un fait indiscutable, à moins de conventions préalables ou de volonté réciproque.

« — Cependant, reprit le comte de C..., si, par suite de la durée du combat, votre adversaire est épuisé de fatigue ; si sa main ne peut plus manier l'épée; si sa respiration est oppressée, haletante, il est impossible de ne pas lui laisser reprendre haleine.

« — Je vous ai dit ce qui était la justice, le droit égal pour les deux adversaires, et dont chacun peut user. — Je vais maintenant vous en expliquer les motifs :

Votre adversaire est fatigué, me dites-vous ; il est épuisé, — mais vous êtes-vous demandé la cause de cette fatigue et de cet épuisement? — Ne la

trouvez-vous pas dans la violence, dans l'énergie de ses attaques en commençant le combat, dans l'activité imprudente qu'il a déployée contre vous, sans réserve et sans consulter ses forces? — Vous avez eu à supporter des chocs furieux, des attaques incessantes, mais vous avez calculé avec plus d'habileté vos moyens et vos ressources; vous avez attendu le moment d'attaquer à votre tour. — Ce moment est évidemment celui où votre adversaire, fatigué par l'impuissance et le nombre de ses attaques, doit vous opposer moins de résistance.

Alors, qu'arrive-t-il? — Celui-ci veut se reposer. — Vous devez donc suspendre le combat, ne point profiter de l'avantage que votre prudence et votre sang-froid vous ont réservé. — Il faut laisser votre adversaire reprendre haleine, c'est-à-dire reprendre ses forces, retrouver son énergie un instant brisée, afin qu'il puisse s'élancer de nouveau contre vous avec la même ardeur et la même violence. — Le danger que vous avez conjuré la première fois, peut triompher de vous la seconde.

Qu'en dites-vous, messieurs ?

Cela ne ressemble-t-il pas à un homme qui, dans un duel au pistolet, où chacun doit faire feu à volonté, se serait imprudemment empressé de tirer sur son adversaire, et, n'ayant plus dans les mains qu'une arme inutile, demanderait à recharger son pistolet, avant d'avoir à son tour essuyé le feu.

IV

Si le duel au pistolet a ses combinaisons de calme et de sang-froid; le duel à l'épée a les siennes aussi, plus importantes, plus difficiles encore. — Vous les acceptez pour l'un; — vous les refusez pour l'autre!

« — Mais enfin, reprit la même personne, il est bien difficile de frapper de son épée celui qui, brisé de fatigue, peut à peine tenir la sienne dans sa main.

« — C'est vrai. — Mais cette réflexion, encore une fois, la faites-vous, lorsque vous levez votre pistolet, et tirez sur celui dont l'arme est déchargée. — Ne vous dites-vous pas et avec raison : « J'ai reçu son feu; à son tour de recevoir le mien. »

Cependant, là aussi, si vous avez couru un danger, ce danger n'existe plus; et cette arme que tient votre adversaire est plus muette, plus inoffensive encore que l'épée dans une main, même brisée par la fatigue; car rien ne peut rendre au pistolet la balle qui s'en est échappée. — Dans un combat à l'épée, au contraire, on peut, par une suprême énergie de volonté, recueillir ses forces épuisées, et, dangereux encore, frapper son ennemi, avant que celui-ci aît pu vous atteindre.

Mais l'habitude souvent est plus forte que la vérité. — Avec ce sentiment de chevalerie inné dans tout cœur haut placé, on se sent porté à ne pas se servir aujourd'hui d'un avantage, dont de-

main, et dans un cas identique cependant, on réclamera tous les droits sans scrupule.

V

Tenez, je me rappelle encore un autre argument que donnait à ce sujet-là un de mes amis; cet argument m'a frappé.

Mon ami est fort instruit; il se rappelle son latin. — A ce propos, il me citait ces trois vers de Virgile :

Ille pedum melior motu, fretusque juventa;
Hic membris et mole valens; sed tarda trementi
Genua labant, vastos quatit æger anhelitus artus[1].

1. L'un plus léger, plus agile, a l'avantage de la jeunesse; l'autre, plus ramassé dans ses membres, se défend par sa masse, mais il chancelle sur ses genoux engourdis et tremblants, et sa pénible haleine bat ses vastes flancs. — *Énéide*, liv. V.

Ces vers analysent les avantages divers que deux lutteurs apportent dans l'arène.

Est-il jamais venu à l'idée de qui que ce soit d'ôter à l'un une partie de ses avantages, et par conséquent de ses chances favorables, en conservant à l'autre tous ceux qu'il possède ?

Eh bien, ces deux lutteurs dont parle le poëte latin, — ce sont les deux combattants dont il est question.

N'est-il pas très-possible qu'entre deux hommes se rencontrant sur le terrain, l'un ait tous les avantages, moins un seul, — taille, souplesse, rapidité, science des armes ; — l'autre, seulement une grande vigueur corporelle et une haleine infatigable ?

Dans ce combat évidemment inégal, — que peut faire le second — sinon de fatiguer, d'essouffler son adversaire, afin de diminuer une supériorité dont

il doit, jusque-là, accepter toutes les chances, si dangereuses pour lui?

Le premier, — en demandant une suspension de combat, veut alors que le second abandonne les avantages de sa vigueur et de son haleine, — lorsque lui, non-seulement n'a pas renoncé aux avantages de sa taille, de sa souplesse, de sa science, mais se gardera bien d'y renoncer, quand le combat recommencera.

Cette vigueur, cette puissance d'haleine dont vous désarmez l'un des combattants au profit de l'autre, — le premier ne les doit peut-être qu'à la largeur de sa poitrine qui lui fait en même temps, présenter plus de surface à l'épée ennemie; — cette vigueur, il ne la doit peut-être qu'à des membres courts, trapus, pesants, qui ne lui permettent pas la rapidité ou l'élasticité des mouvements.

Pourquoi ne vous apercevoir de l'inégalité du combat que dans un cas, — et l'oublier dans l'autre?

VI

Supposez, ajoutait mon ami, que cette question s'agite avant le combat entre les témoins.

Les uns disent :

« Si nous sommes fatigués, si nous manquons d'haleine, nous demandons à suspendre le combat.

— Impossible, répondent les autres ; — c'est là notre seule chance ; — nous comptons parfaitement bien sur cette fatigue probable pour égaliser les chances, à un moment donné. »

Les premiers insistent.

Les seconds répondent

« Vous avez tous les avantages acquis. — Nous

n'avons, de notre côté, que les avantages naturels à vous opposer. — Si nous renonçons aux nôtres, il vous faudra renoncer à ceux que vous possédez. — Et comment le pourrez-vous? »

Il y a des raisonnements sans réplique.

Et pour conclure, je pense que de semblables questions doivent se débattre entre les témoins, mais ne jamais arriver jusqu'aux combattants, dont l'un semblerait demander une grâce, que l'autre serait en droit de lui refuser.

Je sens, messieurs, que j'ai traité cette question un peu longuement; mais j'ai voulu la sonder dans tous ses replis, car elle est d'une importance capitale et a donné lieu souvent à bien des appréciations diverses.

Je vous ai dit quel était votre droit selon la justice et la haute équité. — Les exceptions ne peuvent peser que sur des côtés individuels, tels qu'un état de maladie ou de faiblesse de constitution avérée, — cas qui doit être prévu d'avance.

VII

« — Un dernier mot, reprit la même personne, car je veux vous accabler de points d'interrogation. Peut-on forcer sur le terrain un homme à se battre successivement avec deux adversaires différents?

« — Non, cela ne doit pas être.— L'homme qui vient de se battre, — une fois le combat terminé, — doit être inviolable pour tous, et ne peut, en aucun cas, être contraint à croiser le fer une seconde fois. — Fatigué qu'il est, ou qu'il peut être par le premier duel, les chances d'une nouvelle lutte ne seraient point égales entre son nouvel adversaire et lui.

Une seconde rencontre, si elle est inévitable, et honorablement consentie des deux parts, ne doit avoir lieu que le lendemain, ou à de longues heures de distance, — à moins que la *partie inté-*

ressée, — je veux dire, celle qui déjà a combattu, ne demande que la rencontre soit immédiate.

Mais, jamais, celui qui peut, ou qui veut devenir à son tour *adversaire*, ne doit assister au combat qui précède le sien, ni comme spectateur, ni comme témoin. Par l'effet seul de sa présence, il acquiert, surtout si le combat a lieu à l'épée, un avantage réel, indiscutable. — Cette loi première, *l'égalité des chances*, cesse alors d'exister.

Un seul cas peut à la rigueur autoriser cette présence; c'est celui où l'injure, dont le nouvel adversaire veut la réparation, lui donne le *choix des armes*, et que, commandant le combat, il prenne une autre arme que celle déjà employée, — le pistolet par exemple, si le combat a eu lieu à l'épée; — l'épée, s'il a eu lieu au pistolet. Mais, je le répète, ceci n'est encore admissible que si celui qui a déjà combattu le demande, ou l'accepte de son plein gré.

Témoin dans un cas semblable, je refuserais d'assister à une rencontre que je considérerais, comme aussi irrégulière qu'inégale.

VIII

En effet, raisonnons impartialement.

Dans un combat à l'épée, il y a deux choses importantes à connaître : — quelle est la nature de l'organisation morale *sur le terrain* de celui que l'on doit combattre, et quel est son jeu, sa force à l'épée. — Qui peut nier, combien il est utile de savoir si l'homme que vous avez devant vous est ardent, impétueux, ou s'il est froid et calme; — s'il vous attaquera résolûment, ou s'il restera sur la défensive; — s'il cherchera à parer vos attaques, ou s'il tendra l'épée; — s'il est énergique ou non, habile ou inhabile, dangereux ou peu à craindre.

Par le fait seul de votre présence à un premier combat, vous savez tout cela. — Votre confiance s'accroît, votre énergie se double, votre esprit, libre et dégagé de doute et d'hésitation, vous appartient tout entier. — C'est un livre que vous

avez déjà ouvert; c'est un chemin que vous avez déjà parcouru.

Si vous êtes d'une ignorance complète dans les armes, et qu'une étude, même superficielle, de l'escrime ne nous ait point appris à profiter amplement de tous ces avantages, le fait d'avoir assisté au précédent combat, — à défaut des calculs que vous pouvez en tirer, — détruit à vos yeux ce fantôme si terrible, que l'on appelle l'*inconnu*, et indique à votre intelligence la route à suivre.

Votre adversaire au contraire ignore tout.

— Il ne sait pas si vous êtes habile ou inhabile à l'épée; —s'il doit vous attendre, ou vous attaquer; — si votre nature est impressionnable ou résolue, froide ou emportée. Il marche au hasard. — Vous êtes le livre fermé, la voie inconnue. — Il faut qu'il cherche à tout apprendre, à tout sonder, à tout deviner.

Pendant ce temps, — vous, — délivré de cette étude et de cette préoccupation, vous profitez

de vos avantages et vous triomphez plus sûrement.

Or, messieurs, de même que tout à l'heure, pour celui qui, à défaut de science acquise ou d'étude, avait la force de corps, la largeur des poumons, et une haleine infatigable, je réclamais le droit de conserver ses avantages, comme son adversaire avait, de son côté, mis en œuvre tous les siens; — de même, dans la situation dont je viens de vous parler, je repousse tout ce qui peut porter atteinte à l'égalité des chances, et faire injustement pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre.

IX

Je ne sais si jamais vous avez envisagé cette dernière question sous toutes les faces que je viens de vous présenter.

Maintenant, je vous le demande, — la main sur la conscience, — trouvez-vous un semblable combat

égal pour les deux adversaires, et accepteriez-vous d'en être les témoins?

Je crois, messieurs, vous avoir tout dit, tel que je le comprends, tel que je le sens, en m'étayant sur les leçons de l'expérience et sur les enseignements du passé.

Demain, notre conversation roulera sur une question plus importante encore: — celle qui regarde les combattants eux-mêmes.

DIXIÈME SOIRÉE

DIXIÈME SOIRÉE.

I

Le lendemain, nous étions tous réunis dans le même petit salon, et les cigares, compagnons obligés de nos séances, étaient allumés.

Notre conversation devait rouler, ce jour-là, sur le duel dans son acception propre, et sur les moyens de défense et d'attaque qui offraient les chances les plus favorables.

Je commençai aussitôt.

« — Je vous ai dit hier tout ce qui regardait le rôle des témoins. J'ai essayé de vous retracer, aussi lucidement et aussi complétement que possible, ce qu'ils devaient faire, ce qu'ils devaient prévoir, et quelles étaient les pensées d'inquiète circonspection qui devaient les dominer à tout instant et sur toutes choses; car ce n'est pas à tort que l'on fait retomber sur eux la plus large part de responsabilité.

Les préliminaires sont terminés; les combattants ont reçu chacun une épée d'égale longueur, et se sont placés en face l'un de l'autre. — Un des témoins est entre eux; il se tourne alternativement vers les deux adversaires, et leur dit :

« Êtes-vous prêts, messieurs, — en garde? »

Sur leur réponse affirmative, il s'éloigne en disant : « — Allez. »

Le combat va commencer, et chacun de ces deux hommes, attentif, immobile encore, a sa vie réfugiée derrière la garde de son épée.

II

Il n'y a que trois hypothèses ; — nous allons les examiner toutes trois.

1° — Celle où un homme qui n'a jamais manié une épée se trouve en face d'un homme qui a l'habitude de cette arme.

2° — Celle où les deux combattants sont également inhabiles.

3° — Celle où tous deux connaissent l'escrime.

J'ajouterai tout de suite, relativement à cette dernière hypothèse, que, sur le terrain, — entre deux tireurs habiles, — le degré de supériorité de

l'un des deux, comme science d'armes, disparaît le plus souvent, et se compense par la différence des organisations. Car, on ne saurait trop le répéter, — sur le terrain, il ne s'agit pas de toucher souvent et brillamment ; — il s'agit de toucher une fois, et comme on le peut.

Nous ne sommes plus à cette époque où chaque individu, ayant une épée au côté, était obligé de savoir s'en servir. — Alors, les raffinés tenaient en grand honneur de ne frapper leur adversaire que par un coup brillant et savamment combiné. — Cela valait mieux peut-être; c'était plus élégant, plus gentilhomme, plus chevaleresque; et celui qui se fût servi de son épée comme d'une broche, eût-il percé son adversaire d'outre en outre, eût été honni et bafoué par tous.

Aujourd'hui, le principe de Molière domine en maître souverain :

Toucher et ne pas l'être.

On essaye de toucher n'importe où, — n'importe comment.

L'art de l'escrime est fort négligé, et il arrive rarement, que les deux combattants sachent se servir convenablement de l'arme qu'ils ont dans la main.

III

Celui qui ne connaît rien à l'escrime, — soit qu'il n'ait jamais touché une épée, — soit qu'à de rares intervalles il ait ferraillé à tort et à travers avec quelques amis, s'il doit se battre, se rend aussitôt chez un professeur, et lui demande quelques notions qui lui permettent de se défendre sur le terrain.

C'est cette leçon demandée au professeur que je veux vous expliquer, en vous indiquant les seuls conseils que celui-ci puisse invariablement lui donner.

« — Monsieur, dit cet individu en entrant chez

le professeur, je dois me battre demain, enseignez-moi quelque coup.

« — Savez-vous déjà quelque chose?

« — A peu près rien.

« — Vous savez que l'on prend l'épée par la poignée et que l'on cherche à toucher avec la pointe; — voilà tout, n'est-ce pas? » ajoute le professeur avec un demi-sourire.

Et il décroche deux épées boutonnées, en prend une, donne l'autre à celui qui vient lui demander conseil; puis la leçon commence.

Hélas! cette leçon n'est guère variée. — Elle ne peut, elle ne doit pas l'être. — Toute sa valeur consiste justement dans sa simplicité.

A celui qui ne sait rien, les conditions les plus indispensables sont le sang-froid et le calme, qui acquièrent d'autant plus de puissance qu'ils se

trouvent souvent en face de l'emportement ou de la témérité.

Ce dont le professeur doit, avant tout, démontrer la nécessité, — c'est de se placer bien d'aplomb sur soi-même, et de prendre une position équilibree qui laisse aux mouvements leur élasticité. — Quelle que soit la position que prendra instinctivement cet élève improvisé, c'est celle-là dans laquelle il est important de lui donner confiance, en la modifiant seulement pour les nécessités indispensables d'action.

Ce qu'il faut, — c'est tirer partie de cette position et en utiliser, s'il se peut, même les imperfections.

Que le corps se penche plutôt en avant qu'en arrière; — que la partie supérieure, c'est-à-dire le buste, tende plutôt à s'écraser sur les parties inférieures, servant ainsi naturellement, par la position du bras, d'avant-garde et de bouclier à cette partie du corps, le ventre, où toute blessure est presque indubitablement mortelle.

J'appuie sur l'importance de donner confiance d'abord à un tireur inexpérimenté; car, de cette confiance naîtra déjà une certaine liberté d'esprit, d'allure et de mouvement. — Déjà il se sentira plus avec lui-même; quelques modifications redresseront facilement les défauts qui pourraient offrir le plus de périls.

Cela est tellement vrai, messieurs, que maintenant, si vous preniez tous une de ces épées que je vois là-bas pendues au mur, et que chacun de vous se mît en garde avec le sentiment non d'un jeu, mais d'un danger réel, vos positions seraient à peu près toutes semblables, sauf de légères différences, apportées seulement par la nature de vos organisations physiques.

IV

« — Parbleu ! dit un des assistants, je n'ai jamais tenu une épée, voyons un peu ce que je ferai.

« — Vous avez raison, m'écriai-je, en me levant subitement.

Et saisissant deux épées, je lui en donnai une; —puis, avant qu'il eût le temps de la réflexion, je me plaçai devant lui, menaçant, et la pointe en avant.

Instinctivement il se mit en garde.

« — Là, lui dis-je, bien, — restez ainsi, je voudrais que la position que vous venez de prendre instinctivement, pût être photographiée. — Oh ! ne vous enorgueillissez pas outre mesure; ce n'est pas parce qu'elle est irréprochable, loin

de là : mais, telle que la voilà, elle est le point de départ de la garde régulière enseignée dans les salles, parce qu'elle est, par son principe, dans la nature vraie de notre organisation et de nos instincts défensifs ou offensifs.

« — Je me fatigue, dit le patient, qui avait scrupuleusement gardé sa position.

« — Une minute encore, interrompis-je. — Vous vous fatiguez, parce que votre bras est trop tendu ; raccourcissez-le légèrement, de manière à laisser aux muscles leur jeu et leur souplesse. — Portez le corps plus d'aplomb, en le redressant quelque peu, et rapprochez votre jambe gauche qui est trop éloignée de la jambe droite ; — tenez le jarret moins tendu, afin d'avoir plus de facilité, soit pour sauter vivement en arrière, soit pour avancer.

Effacez légèrement l'épaule droite, afin de diminuer la surface de la poitrine, mais seulement de façon à ne pas être gêné, et je n'ai plus rien à vous demander.

Très-bien.

Si je fais un mouvement, — tendez résolûment votre épée, en rompant d'un pas.

Là. — Fort bien.

Et cependant, dites-vous, vous n'avez jamais tenu une épée ou un fleuret dans une salle. — Aussi vous êtes pour ma démonstration un sujet magnifique.

Maintenant, remettons les épées à leur place et continuons. — Peut-être, aurai-je de nouveau recours à votre obligeance.

« — Mon professeur, je me tiendrai à votre disposition, » dit en riant celui qui s'était prêté de si bonne grâce à ma démonstration.

V

En deux mots, je vais achever de vous expliquer la seule leçon, le seul conseil salutaire qu'un maître d'armes puisse, selon moi, donner à un homme qui lui dit : « — Dans deux heures, ou demain, je me bats à l'épée. »

Si le professeur cherche à lui démontrer quelque coup, il a tort; il embrouillera l'instinct de la nature, sans le régler. — Il faut que ce qu'il demande à cette intelligence, que troublera l'émotion naturelle du combat soit clair, simple, facile dans son raisonnement, comme dans son exécution, et prenne sa source dans l'instinct défensif que tout homme porte en soi.

J'excepte, bien entendu, ces natures molles, flasques, dont le sang coule épais et pesant dans les veines, et qui n'ont jamais su se remuer et

s'animer, — ces natures-là n'ont rien à apprendre; rien à demander.

Une fois l'épée à la main, ce qui reste à faire, c'est uniquement ce que, tout à l'heure, a fait notre ami :

Rompre ; — je dis rompre, pour ne pas me servir du mot *reculer*. — Rompre toujours, rompre sans cesse, mais peu à peu, de manière à ne pas dévorer, en une seule fois, tout l'espace que l'on a derrière soi ; — rompre enfin, non comme un homme qui a peur, mais comme un homme qui attend.

N'oubliez pas ce principe, — le seul qui soit, en ce moment suprême, à la disposition de celui qui ne peut appeler la science à son aide : — *rompre et tendre*, c'est-à-dire : — *Se défendre en menaçant*. — Ne jamais attaquer; voilà le point sur lequel doit se concentrer toute son attention.

— Mais, interrompit un des assistants, qu'en-

tendez-vous par — se défendre en menaçant? — Il n'est pas facile de menacer, quand on ne sait rien.

VI

« — La pointe aiguë d'une lame présentée résolûment devant une poitrine ou devant un visage est toujours une menace. — Et celui qui là voit fixe, immobile, scintiller sans cesse devant ses yeux, doit s'en inquiéter et toujours s'en préoccuper, plus encore, peut-être, lorsqu'il sait que la main qui tient cette épée est inhabile, n'obéit à aucune règle, ne cherche aucune ruse, aucune feinte, mais est toujours là, comme une sentinelle qui veille.

Pour expliquer clairement ma pensée, je dirai :

Se défendre, c'est rompre ; — menacer, c'est tendre l'épée. — Et tendre l'épée, c'est l'attaque de ceux qui ne savent point attaquer.

En rompant, vous maintenez la distance,

entre vous et votre adversaire, et l'empêchez ainsi de s'emparer facilement de votre épée par des demi-attaques.

Le seul mouvement que j'apprendrais à celui qui viendrait ainsi me demander conseil, ce serait, en rompant et en tendant, de changer parfois de ligne, c'est-à-dire de contre-passer l'épée adverse, en passant par-dessous, — ce qui, par le fait, est un simple dégagement.

Rien n'est plus facile à comprendre; et un homme, quelque peu versé qu'il soit dans l'escrime, peut aisément l'exécuter; le mouvement rétrograde du corps en facilite même l'exécution.

Une heure de travail familiarisera avec ce changement de ligne qui constitue à la fois, comme je vous le disais, — la défense et la menace.

En faisant répéter plusieurs fois cet exercice peu compliqué, j'enseignerais à tendre l'épée, tantôt en la maintenant à la hauteur de la poitrine,

menaçant la ligne de dessus, tantôt en baissant la pointe et menaçant la ligne de dessous.

Vous savez, n'est-ce pas, ce que veut dire la *ligne de dessus* et la *ligne de dessous*. — C'est l'A-B-C des armes.

Remarquez, je vous prie, que je simplifie, d'une manière puérile peut-être, ma démonstration. — Je détaille et je décompose chaque mouvement, en évitant surtout d'employer les termes techniques; car je suis censé parler à quelqu'un qui n'a aucune notion des armes, et que ces termes embarrasseraient fort. — Si ce quelqu'un possède déjà, au contraire, un peu l'habitude de manier une épée, la leçon ainsi analysée n'en devient que plus facile et plus fructueuse.

VII

« — Vous ne nous parlez pas, dit un de mes auditeurs, du mouvement qui consiste *à se fendre en arrière.*

« — Parce que, selon moi, ce système, bon seulement dans certains cas exceptionnels, peut devenir très-dangereux pour celui qui l'appliquerait à faux et au hasard. — Celui-là compromettrait sa position défensive, et pourrait se livrer à la merci de son adversaire.

En effet, — par les mouvements que je vous ai indiqués, vous rompez, et vous tendez simultanément l'épée, soit dans la même ligne, soit en dégageant; puis, vous reprenez aussitôt votre garde, et ramenez l'avant-bras dans sa position première. — Que votre coup ait réussi ou non, vous êtes toujours ferme sur la défensive, d'aplomb sur vos jambes, en parfait équilibre, et vous pouvez, sur la marche de votre adversaire, répéter le même mouvement successivement plusieurs fois.

Admettons maintenant que vous vouliez vous fendre en arrière, — c'est-à-dire, laisser échapper la partie gauche, de manière à donner à votre corps tout son développement, sans bouger le pied

qui est placé en avant. — Mais quand, et comment le ferez-vous?

Vous êtes inhabile dans les armes. — Quel instinct secret vous indiquera que le moment est venu d'agir ainsi? car, après ce mouvement effectué, il faudra vous relever, vous relever au plus vite, vous remettre en garde ; — chose assez difficile. — Pendant ce temps, l'adversaire, profitant de votre inexpérience, du désaccord qui ne peut manquer d'exister dans vos mouvements, vous presse avec vivacité, en s'emparant de votre épée.

Vous échappez à ce danger, je le veux bien; mais vous ne pouvez à tout instant répéter cette tentative; vous ne pouvez la renouveler indistinctement à chaque attaque, ou à chaque semblant d'attaque de votre adversaire. — Il faut, dès lors, juger de l'opportunité; or pour *juger* en armes, et surtout sur le terrain, il faut *savoir;* — et remarquez que nous raisonnons ici dans l'hypothèse de l'ignorance.

Donc, jamais je ne conseillerai de *se fendre en*

arrière à un homme qui n'aura pas déjà une certaine habitude du maniement de l'épée.

VIII

Maintenant, messieurs, si de l'homme ne connaissant rien *aux armes*, et pour lequel il faut simplifier les chances possibles de salut, nous passons à l'homme ayant déjà quelque habitude de l'escrime, c'est différent; le cercle de la leçon s'agrandit.—C'est une langue dont quelques mots lui sont connus; il faut en profiter.

A celui-là, je dirai:

« Prenez d'abord la même garde que celle indiquée précédemment; mais jouez un peu avec votre épée, en la changeant d'une ligne dans une autre, du dedans au dehors, afin d'inquiéter l'adversaire. Simulez quelques mouvements d'attaque, pour reprendre un peu du terrain que vous aurez perdu en rompant.—Mais, croyez-moi, n'attaquez point

réellement; il faut être doublement fort et sûr de tous ses mouvements pour attaquer, sans donner prise contre soi et souvent à son propre insu. »

A celui-là, je dirai encore :

« Parfois, mais toujours en rompant à demi, faites une parade de contre de quarte et cercle qui ramasse l'épée dans toutes les lignes; puis revenez tout de suite, la pointe de votre épée en avant. — Et alors, si vous voyez que votre adversaire vous attaque franchement, et que son fer cherche les lignes élevées, fendez-vous hardiment en arrière, en ayant soin d'incliner promptement le corps et la tête en avant, pour éviter le coup qui pourrait vous atteindre, soit au haut de la poitrine, soit au visage. — Surtout, relevez-vous aussi rapidement que vous le pourrez, en vous jetant vivement d'un bond en arrière, pour reprendre votre position défensive, avant que l'adversaire, s'il a évité ou paré votre coup, puisse profiter de son avantage. »

Mais encore une fois, tout cela demande une habitude, un discernement que je ne puis pas espérer trouver dans l'homme qu'aucun exercice régulier n'a familiarisé avec le maniement du fer.

IX

« — Vous avez autorisé les observations, n'est-ce pas ? dit le comte de C***, après le silence qui avait suivi ces explications.

« — Non-seulement je les autorise, mais je les demande ; car en suivant le développement d'une idée, je puis négliger sans m'en apercevoir quelque face de cette idée et la laisser ainsi incomplète.

« — Il me semble que vous êtes en contradiction avec vous-même. Vous nous avez dit, et avec raison, il y a quelques jours : — « La première, la principale règle, la règle fondamentale en escrime, c'est

de *parer*, » — et maintenant, vous conseillez au contraire de ne pas chercher à parer.

« — Vous avez raison, et je n'ai pas tort.

Remarquez que, il y a quelques jours, nous parlions escrime, c'est-à-dire, science, ou plutôt étude des armes.—Aujourd'hui, il n'est plus question de cela.—La science de l'escrime ne s'apprend pas en trois ou quatre heures.

Permettez-moi une comparaison ; car les comparaisons parfois simplifient beaucoup les raisonnements.

Deux hommes sont sur un bâtiment qui menace de sombrer ;—l'un sait nager, l'autre n'est capable que d'aller au fond de l'eau, et d'y rester.—Cependant le péril est imminent. — Direz-vous à cet homme qui ne sait point faire une brasse : « voilà comment on nage ; on fait ce mouvement avec les bras, et simultanément celui-ci avec les pieds ? » — Avez-vous la prétention de penser que cet homme, tout d'abord, puisse exécuter ce que vous lui avez indiqué, et croyez-vous que, grâce à votre

explication, lorsqu'il tombera à l'eau, il se mettra aussitôt à nager? — Non, — vous ne le supposez pas, car ce serait folie.

Vous lui direz : « — Accrochez-vous à quelque chose, à quoi que ce soit, à ce banc, à cette barrique, à ce morceau de bois ; maintenez-vous ainsi de votre mieux au-dessus de l'eau ; — c'est là votre seule chance de salut. »

Eh bien ! nous sommes ici dans la même position. — Le danger est imminent ; je dois chercher à vous donner le banc, la barrique ou le morceau de bois qui peut vous sauver, — peu m'importe le reste.

X

Certes, je pourrais bien enseigner une ou deux parades à cet homme qui dans quelques heures va se trouver sur le terrain ; mais elles seraient insuffisantes, à moins d'être des parades composées et de parcourir toutes les lignes.

— Qu'arriverait-il ?

Ces parades seraient molles, indécises, lentes dans leur exécution, décrivant un large cercle, au lieu de glisser finement autour de l'épée.

Ce serait un jeu pour l'adversaire de les tromper ; et la lame de ce tireur novice, ne rencontrant rien, battrait le vide et entraînerait indubitablement son bras, en laissant le corps complétement à découvert.

J'admets même que l'adversaire n'ait pas profité de ce désarroi ; l'autre a compris son impuissance, et se demande quel moyen il pourra employer, pour ne pas courir le même danger, à une nouvelle attaque. — Alors, il ne sait que faire ou ne pas faire ; un trouble, une émotion inévitable le gagne ; il bat l'épée au hasard, comme bat l'eau de ses bras impuissants l'homme qui se noie ; et il ne lui reste d'autre ressource que d'attendre le coup qui doit le frapper, ou de se jeter aveuglément sur l'épée, au risque d'être traversé par elle.

Voilà pourquoi je n'essayerais pas d'enseigner à cet homme inexpérimenté une chose qu'il lui est impossible d'exécuter.

Maintenant, au contraire, décomposez par le raisonnement les moyens que je lui indique.

En rompant, il évite le coup.

Éviter un coup, soit par une retraite de corps, soit par un saut en arrière, — si ce n'est pas le parer, — par le résultat, cela équivaut au même, puisque vous vous placez hors de portée et que ce coup ne vous atteint pas. — Si au contraire il vous atteint, cela ne peut et ne doit être que légèrement : car la distance que votre adversaire voulait gagner par son attaque, vous la lui avez fait perdre par votre retraite.

De plus, s'apercevant que vous tendez l'épée au hasard et sans cesse, il n'ose donner entièrement essor à son élan et attaquer franchement ; — S'il le fait, vous avez, du moins, chance de le toucher ; sans le vouloir, c'est vrai, mais je suppose que cela vous importe peu.

XI

Je vais tout de suite au-devant d'une dernière objection.

« Si l'adversaire, me direz-vous, s'empare de l'épée, au moment où on la tend ainsi à tout propos? »

Sans contredit, c'est ce qu'il devra faire, ce qu'il cherchera à faire, ainsi que je vous l'expliquerai plus tard.— Croyez-vous, par hasard, qu'un homme qui vient, avec une ignorance complète de l'exercice des armes, demander des conseils à un professeur, pour une rencontre qui doit avoir lieu le lendemain, puisse supposer qu'on lui donnera la certitude de toucher son adversaire et de ne pouvoir l'être? — Ce serait, avouez-le, beaucoup trop commode; et alors il serait bien plus rationnel d'apprendre à ne pas connaître l'escrime, que de passer des mois et des années à l'étudier.

Ce serait donner trop de priviléges à l'ignorance aux dépens de la science et de l'étude.

Ce que peut demander celui qui n'a point appris à manier l'arme dont il doit se servir pour défendre sa vie, c'est de diminuer les chances fatales auxquelles il sera exposé ; — ce que l'on peut espérer, c'est de lui donner confiance en lui-même, et lui enseigner la seule voie, à la fois prudente et défensive, dans laquelle il puisse marcher.

En suivant ce conseil, — je le répète, — il créera des difficultés dangereuses à son adversaire, il le forcera à agir avec réserve, il le tiendra à longue portée, et le contraindra à marcher en attaquant, — ce que celui-ci, soit par oubli, soit par emportement, peut faire en se découvrant, et en laissant ainsi prise à l'épée sans cesse tendue devant lui. — Mais, je suis loin de penser que le sang-froid, l'adresse et la science d'un tireur habile ne pourront pas déjouer ces piéges tendus par l'inhabileté et l'inexpérience.

C'est le cas ou jamais de dire : — « Soyez prudent, calme, résolu, et que Dieu vous garde! »

XII

« — Une dernière interrogation, me dit un de nos amis, j'ai souvent entendu répéter que, pour celui qui ne sait pas grand'chose en armes, le mieux était, aussitôt en garde, de se lancer sur son adversaire, avant de lui donner le temps de se reconnaître.

« — C'est, repris-je, ce qu'il y a de plus sûr pour être presque infailliblement embroché.

Pourquoi supposer que votre adversaire, auquel les témoins ont demandé s'il était prêt, avant de donner le signal du combat, ne soit pas sur ses gardes, et se laisse maladroitement surprendre?

Pourquoi surtout supposer qu'on ne l'ait pas

prémuni à l'avance contre le danger d'une surprise. — Ou l'homme que vous avez devant vous est habile dans la science des armes, et alors il n'a nul besoin que vous lui laissiez le temps de se reconnaître, il saura bien le prendre; — ou il est à peu près aussi ignorant que vous en escrime; et alors, entre vous deux, les chances sont parfaitement égales. — Donc, si la folie d'attaquer ainsi au hasard est le résultat d'un raisonnement, le raisonnement est faux. — Si c'est le fait d'une organisation fiévreuse, ardente, emportée, qui ne peut attendre avec calme, et rester avec sang-froid sur la défensive; — c'est autre chose.

A celui auquel une constitution violente ne permettra pas la prudence et le calme, je dirai :

« Suivez votre instinct, suivez l'impulsion de votre nature. — Il est évident, qu'en agissant comme vous voulez le faire, vous vous exposez davantage; car votre attaque est livrée au hasard, sans calcul, ni raisonnement; la seule

chance de réussite, même à vos yeux, consiste dans son élan subit, dans son impétuosité irréfléchie, qui peut surprendre soudainement l'adversaire et faire divaguer sa parade et son bras. — Seulement, avant de vous lancer, cherchez au moins à rencontrer l'épée, de quelque façon que ce soit, par un battement violent, en dessus ou en dessous, à droite ou à gauche ; et aussitôt que vous l'aurez sentie, lancez-vous en ligne droite, sans la moindre hésitation. — Vous éviterez ainsi le coup pour coup, ou la tension d'épée. »

Mais, certes, tout cela est bien plus facile à dire qu'à exécuter.

Il est possible que vous touchiez ; — le hasard et l'imprévu jouent souvent un si grand rôle. — Mais si vous l'êtes, au contraire, l'épée qui vous frappe doit inévitablement entrer jusqu'à la garde. — Cette dernière considération peut, ce me semble, donner à réfléchir.

Aussi, jamais je ne conseillerai à personne

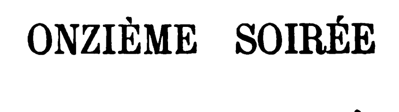
d'agir ainsi, il y a trop de dangers, et surtout des dangers trop graves et trop certains à courir. — Je vous en expliquerai les raisons en plus grand détail, lorsque, renversant la question que nous traitons aujourd'hui, nous envisagerons le cas opposé, où un tireur, quelque peu habile, se trouve, sur le terrain, en face d'un homme qui ne sait rien du maniement de l'épée, mais qui se sert de son arme avec cet instinct énergique et résolu que les natures fortement trempées puisent dans le danger même qui les menace.

XIII

Le sujet de cette conversation sera la contre-partie de celle-ci. — Nous traiterons ainsi, tour à tour, le pour et le contre, et nous aurons considéré sous toutes leurs faces les chances bonnes et mauvaises qui peuvent se présenter dans un duel.

Sur ce, messieurs, bonne nuit.

On se leva; — les mains se serrèrent cordialement, et on se donna rendez-vous pour le lendemain.



ONZIÈME SOIRÉE

ONZIÈME SOIRÉE.

I

Aujourd'hui, nous envisagerons le combat à l'épée sous une autre face.

Ce n'est plus l'inhabileté, l'ignorance, demandant à des moyens extrêmes des chances de salut; c'est la lutte plus ou moins égale, mais la lutte: car, je vous l'ai déjà dit, — sur le terrain les forces s'égalisent presque toujours, à moins que

d'un côté se trouvent l'habileté, le sang-froid, la hardiesse; et de l'autre, l'hésitation, la pesanteur, la mollesse ou l'imprudence, et un emportement furieux, souvent plus dangereux qu'utile.

Avant toute chose, comme principe invariable, il faut d'abord se méfier. — Je ne saurais trop le répéter, l'imprévu a toujours sa part au moment où l'on s'y attend le moins. — C'est cet imprévu qui rend le combat à l'épée le seul combat, selon moi, honnête et équitable, le seul où le faible conserve toujours quelques chances qui appartiennent à son énergie, à son courage, à sa résolution.

Dans un duel au pistolet, quel triste rôle jouent les combattants!

L'énergie ne sert à rien; le courage devient une arme inutile; il faut se placer comme un but, attendre une balle que l'on ne peut repousser. — Là, le cœur faible est l'égal du cœur fort; la mollesse nonchalante et inerte, la lâcheté même, peuvent

triomphe du plus rude courage et de la plus mâle énergie. — Le doigt touche une détente, et tout est dit.

Le duel au pistolet m'a toujours paru une monstruosité; et c'est avec un sentiment de joie que je le vois chaque jour disparaître davantage, et perdre racine dans nos mœurs.

II

Revenons au sujet de notre conversation. — Il y a des principes de prudence et de sûreté personnelle tellement invariables, qu'on ne doit jamais s'en écarter; ils s'appliquent à tous les individus, et sont la base obligée de toute lutte d'homme à homme sérieuse et réfléchie.

Aussitôt que celui des témoins chargé de placer en garde les adversaires s'est éloigné, laissant dès lors aux combattants la liberté d'agir, il faut, par un mouvement subit et rapide, rompre de deux ou trois mesures, avant que l'adversaire ait pu préve-

nir ou deviner votre mouvement. — Vous vous placez ainsi, tout d'abord, hors de portée et à l'abri, soit d'une surprise, soit d'une de ces attaques aveugles, sauvages, dans lesquelles, — nous l'avons prévu, — certaines natures peuvent chercher une chance de succès.

« — Mais, s'écria un des assistants moitié sérieusement, moitié en riant, si votre adversaire agit de même de son côté, ce n'est plus à portée d'épée que vous vous trouvez, mais à portée de pistolet.

« — Alors, repris-je, sans m'arrêter à la plaisanterie, il en résulte trois avantages pour un ; — ce qui n'est pas à dédaigner.

D'abord, — si votre adversaire a eu la même pensée, ou si le même conseil lui a été donné, c'est la preuve que le conseil est bon.

Ensuite, — ce rapide mouvement de retraite prudente vous indique clairement que, lui aussi, se méfie des coups de surprise, ou des élans irré-

fléchis qui changent le combat en une sorte de *pugilat à l'épée.* — Dès lors, vous savez que ce n'est pas dans cet ordre d'idées qu'il a choisi sa chance de succès, et que ses attaques seront prudentes et raisonnées.

En troisième lieu, — pendant les quelques secondes qui s'écoulent, vous avez pu (s'il est permis de se servir de cette expression) asseoir votre équilibre, vous donner confiance, envisager avec calme cette pointe d'épée qui vous menace, et chasser de votre cœur le premier mouvement d'émotion involontaire, que les natures même les plus résolues et les plus fortement trempées sentent passer en elles comme un éclair. — Vous avez pu, en outre, envelopper votre adversaire d'un regard observateur, et, par la position qu'il a prise, par la tenue de son épée, par la façon enfin dont il se présente au combat, le deviner, et le comprendre déjà.

Cela vaut bien la peine, avouez-le, de rester pendant quelques secondes à portée de.... pistolet, comme l'a dit notre ami.

III

Eh! mon Dieu! regardez les animaux, depuis les plus faibles jusqu'aux plus terribles. — Voyez des coqs dans une basse-cour, des taureaux dans une prairie. — Avant de s'élancer l'un sur l'autre, ils s'observent, se mesurent; et leurs yeux étincelants semblent d'avance chercher la place où, tout à l'heure, ils pourront porter les coups les plus sûrs.

Qui leur dit d'agir ainsi, au lieu de se jeter aveuglément en avant? — L'instinct, cette science de sa propre conservation que chaque créature trouve en soi; — l'instinct seul devrait donc vous porter à agir de même.

Vous comprendrez facilement combien, par cette prudente réserve, vous déroutez, ou tout au moins vous contrariez dans ses mouvements, celui auquel on aura dit, par exemple : —

« Aussitôt en garde, avant que votre adversaire ait eu le temps de se reconnaître, fondez sur lui. » — Ou bien cet autre, dont la seule pensée est de se jeter à corps perdu sur son adversaire.

Quelque petite que soit dans leur cervelle la place laissée au raisonnement, l'un et l'autre verront que la distance entre vous et eux ne leur permet plus de vous surprendre.— S'ils l'essayent, leurs mouvements seront désordonnés; ils se livreront d'eux-mêmes, se jetteront sur votre épée tendue, ou, tout au moins, vous laisseront le temps de les voir venir. — Il y aura attaque énergique, attaque impétueuse, je le veux bien, mais il n'y aura plus surprise.

IV

Lorsque vous vous êtes placé hors de portée, laissant ainsi à votre esprit toute sa liberté de réflexion et de mouvement, si votre adversaire paraît vouloir franchir la distance qui le sépare

de vous ; — alors, vous l'attendez de pied ferme. Il marche; donc il a un désavantage; car s'il *se découvre*, vous en profitez. vous inquiétez sa marche, vous le guettez, et la pointe de votre épée se présente sans cesse menaçante en face de ses mouvements. — Il lui a fallu forcément laisser pressentir son attaque; aussi cette attaque ne vous prend-elle point à l'improviste, et vous permet-elle d'arriver plus sûrement à la parade.

Cette marche et les mouvements d'épée, de main ou de bras qui l'ont accompagnée, vous révèlent déjà, par des signes certains, quelle est la science en escrime de celui que vous combattez.

Si, au contraire, c'est votre adversaire qui reste sur la défensive et semble vouloir vous attendre ; vous avancez prudemment par demi-mesures, le corps bien assis, les mouvements bien équilibrés, la pointe de votre épée, tantôt droite au visage de votre adversaire, tantôt à la hauteur de sa poitrine ; — car vous devez vous prémunir contre les dangers que je viens de vous signaler.

Pour faire disparaître, ou, tout au moins, pour diminuer le désavantage qui peut résulter contre vous de votre marche, — tenez votre adversaire en émoi par des menaces fréquentes dans les différentes lignes ; — vous l'empêchez ainsi (en le forçant à se garder lui-même) de vous attaquer, et vous en profitez pour gagner insensiblement du terrain.

Feignez aussi de vouloir tout à coup attaquer à fond, pour le forcer à se dévoiler et à vous laisser voir, s'il compte chercher la parade, ou s'il veut, au contraire, tendre l'épée. — Il faut être bien maître et bien sûr de soi, pour ne pas se trahir, par un mouvement instinctif et involontaire.

Ce que je viens de dire s'applique, en thèse générale, — aux forts comme aux faibles, — aux habiles comme aux ignorants.

Il y a une part donnée à la prudence, au sang-froid ; c'est la plus grande. — Il y en a une autre donnée à la science ; c'est celle qui consiste à tromper son adversaire, en lui cachant ce que

l'on veut réellement faire, et en le forçant à se laisser deviner à son propre insu.

V

« — Je ne sais, messieurs, interrompis-je, si je me suis fait bien comprendre, et si vous pouvez suivre la progression dans laquelle je voudrais marcher pas à pas ?

« — Parfaitement, parfaitement, répondirent toutes les voix d'un commun accord, et nous vous écoutons avec la plus scrupuleuse attention.

« — Je traite ces sujets un peu longuement peut-être ; mais n'oubliez pas, qu'il me faut, après vous avoir signalé un danger ou donné un conseil, vous indiquer les moyens de combattre ce danger par un conseil inverse.

Vous voilà donc à portée d'épée, — soit que

vous ayez rejoint votre adversaire, — soit qu'il ait marché sur vous.

Si vous êtes cet homme ignorant entièrement l'escrime dont je vous parlais hier, je vous ai déjà dit ce que, selon moi, vous deviez ou pouviez faire; je ne m'arrête donc plus à cette hypothèse.

Aujourd'hui, les deux adversaires que nous avons l'un devant l'autre savent manier l'arme qu'ils tiennent à la main. — Les considérations que je vais envisager doivent donc forcément toucher, par différents points, à celles qui ont fait l'objet d'une de nos précédentes conversations sur l'escrime, et principalement sur l'assaut.

La seule différence est celle qui existe entre un jeu et un combat sérieux, — entre un fleuret boutonné et une pointe de fer qui tue.

En outre, — dans l'assaut, on obéit à des principes convenus à l'avance, réglés et appris, on ne cherche point à toucher son adversaire en dehors

des règles reçues et enseignées. — Un masque est sur le visage, un plastron protége la poitrine.

Mais les fautes que l'on s'applique à éviter dans un assaut, on les cherche au contraire dans un combat, afin d'intimider le jeu de son adversaire, et d'y semer l'hésitation. — Car l'escrime, — n'en déplaise à messieurs les professeurs, — est peut-être la science dans laquelle les fautes peuvent, à un moment donné, tourner le plus à l'avantage de celui qui les commet. — Autrement, ce serait un livre à apprendre par cœur, plus ou moins complétement, et celui qui le saurait en entier n'aurait alors plus rien à redouter; — ce que je n'admets pas.

L'escrime ne donne point au plus habile cette omnipotence. — Croire le contraire, serait un étrange abus de confiance en soi-même et une erreur dangereuse.

Est-ce là un bon ou un mauvais côté?

A mon avis, c'est ce qui rehausse, ce qui ennoblit

l'escrime à l'heure du combat : car le plus faible même trouve des moyens imprévus de salut, des hasards protecteurs, des chances heureuses qui empêchent le duel de devenir un assassinat.

Si la science des armes était exacte et mathématique, comme un problème à résoudre, quel est l'homme qui, certain de n'avoir aucun danger à courir, et sûr de frapper son adversaire, oserait honorablement et loyalement tirer l'épée contre lui?

VI

Vous le voyez, messieurs, malgré moi une pensée, soudainement venue, m'a écarté du sujet que j'allais aborder; mais, en y réfléchissant bien, cette digression, qui peut vous paraître inopportune, se rattache cependant par un point essentiel au but de notre entretien.

Ainsi, en vous disant, une fois de plus, combien, en dehors de tous les calculs et de toutes les prévisions, le hasard peut faire pencher la balance

du côté opposé, vous comprendrez de quelle importance il est de s'entourer des précautions les plus minutieuses.

La méfiance dans les armes est donc un des points les plus essentiels de cet art difficile. — C'est, en d'autres termes, l'étude de l'ennemi que l'on a devant soi.

Par une méfiance prudente et raisonnée, on n'écarte pas seulement de soi les dangers; — on en crée à son adversaire.

VII

Je vous disais avant-hier que je ne croyais pas *aux bottes secrètes*, et que ces coups, ainsi faussement dénommés, ne sont que des coups exécutés en dehors des règles ordinaires et généralement admises. — L'inconnu est, je ne dirai pas leur seule force, mais leur seule chance.—Détruisez ce faux prestige; et loin d'être dangereux pour vous,

ces coups le deviendront, au contraire, dans une proportion terrible pour celui qui les aura tentés.

En effet, ils ne se divisent qu'en deux seules catégories; — les coups d'attaque et ceux faits contre ou sur les attaques.

Ils ne peuvent s'écarter d'une certaine voie :

Soit, en attaquant, retirer subitement le bras après un premier élan, afin que l'adversaire ne rencontre que le vide dans la parade; puis s'élancer aussitôt sur lui, en se jetant complétement de côté, et le frapper dans le flanc. — Ou bien, après une fausse attaque, se dérober en se couchant à terre pour éviter la parade et la riposte, et atteindre dans les lignes basses l'adversaire qui ne s'attend pas évidemment à cette subite disparition du corps.

D'autres encore, en s'élançant, poussent un cri aigu, et, rejetant le bras en arrière pour fuir l'épée, profitent du mouvement involontaire d'arrêt, que

provoque parfois ce cri sauvage et inattendu, pour atteindre n'importe où, et n'importe comment.

D'autres s'emparent de l'épée, et font une demi-volte pour dégager le corps, en portant en avant le pied qui était en arrière.

Si, au contraire, c'est contre l'attaque que ces coups, irréguliers et bien près d'être illégaux, sont tentés, ils se font alors en sens inverse.

J'attaque franchement mon adversaire; celui-ci, au lieu de chercher à parer, se jette d'un bond de côté, hors la ligne. — Absence d'épée, absence de corps; je ne trouve plus rien devant moi. — Mon attaque se perd dans le vide, et mon adversaire m'atteint, en tendant le fer de côté.

Ou bien, s'appuyant sur une main, il se couche à terre et laisse passer par-dessus sa tête l'attaque inoffensive, tandis qu'en même temps il me frappe, toujours dans les lignes basses.

Ou bien encore, en s'emparant de l'épée, il

tourne sur lui-même, arrive ainsi subitement corps à corps, et, avant que j'aie pu soit rompre, soit me remettre en garde, m'atteint en retirant ou en cavant la main.

Je pourrais multiplier les citations à l'infini; mais vous voyez que tous ces coups procèdent, à peu de chose près, de la même manière, et ne diffèrent que par des nuances.

Il est donc facile de comprendre, sans avoir besoin de le démontrer, combien celui qui a fait appel à ces étranges tentatives se trouve livré lui-même à l'épée ennemie, s'il n'a pas réussi, — car le seul danger réel de ces coups ainsi combinés consiste dans une exécution résolue et dans un élan sans réserve.

VIII

« — Cependant, interrompit un des assistants, un tireur habile peut les employer, et alors ils sont doublement dangereux.

— Sans nulle doute, cette hypothèse peut être admise, quoiqu'il soit bien rare qu'un tireur habile se décide à se servir de semblables moyens. — S'il est en face d'un adversaire ignorant, qu'a-t-il besoin d'avoir recours à de tels stratagèmes? — Si, au contraire, il a devant lui un tireur également habile et de sang-froid, il ne peut oublier combien, en agissant ainsi, il donne, en cas d'insuccès, de prise contre lui.

Vous savez, n'est-ce pas,—ou du moins, je crois avoir précédemment appelé votre attention sur ce point, — que la première préoccupation de l'homme qui attaque doit être de ne pas se livrer inconsidérément, afin de se trouver, à son tour, prêt à la parade, si son attaque a échoué.

C'est donc pour toutes les causes que je viens de vous énumérer, qu'il faut se méfier, marcher prudemment sur l'inconnu, et le tenir toujours à distance.

En rompant aussitôt que vous êtes en garde,

vous avez déjà fermé la voie aux surprises, aux attaques furieuses et aveugles.

Lorsque vous vous trouvez à portée, croyez-moi, ne donnez pas d'épée, et maintenez-vous toujours, autant qu'il vous sera possible de le faire, à une distance qui ne permette pas l'attaque de pied ferme.

Ne vous trompez pas sur la signification de ces mots : — *Ne donnez pas d'épée*, et ne croyez pas que cela veuille dire de vous mettre complétement à découvert, en éloignant sans cesse votre fer de la ligne ; — ce serait une erreur.

Seulement :

Que votre épée évite soigneusement d'être rencontrée par celle de votre adversaire. —En la dérobant à son appel, vous empêchez *les croisés*, *les battements*, *les liments d'épée*, *la flanconade*, tous ces coups enfin qui ne procèdent qu'en s'emparant violemment de l'arme ; — ce sont les plus dangereux, car ce sont les plus sûrs.

Je dis les plus sûrs, parce qu'en tenant votre fer sous leur pression, ils le dominent, le maintiennent, et s'opposent à toute tension d'épée, ou aux chances du coup double.

IX

Certes, il y a différents moyens de combattre les absences d'épée, mais ils sont difficiles, et demandent une grande habitude. — Le plus souvent, l'adversaire, inquiet, ne sachant dans son attaque où prendre un point d'appui, hésitera, et ses coups perdront ainsi de leur rapidité d'exécution.

S'ils sont compliqués, — vous pourrez tendre prudemment, en rompant d'une demi-mesure, et fatiguer, tourmenter, énerver celui que vous avez à combattre.

S'ils sont simples, — votre adversaire craindra le coup pour coup : — car, plus l'homme que vous avez devant vous est habile, plus il aura de pru-

dence; et, comme je vous l'ai dit en parlant de l'assaut, vous pourrez atténuer le danger d'une attaque franche, en rompant vivement, soit d'une demi-mesure, soit d'une mesure entière. — De cette façon, vous rendez la parade plus facile, vous augmentez la distance, et vous combattez, par un double moyen, la rapidité de l'attaque adverse.

Si vous êtes touché, — vous l'êtes légèrement, ou certes beaucoup moins profondément que vous ne l'eussiez été en voulant parer de pied ferme. — Si, au contraire, vous êtes arrivé à la parade, vous avez évité le corps à corps et donné plus de certitude à votre riposte.

Maintenant prenons l'hypothèse contraire.

Vous attaquez, — soit parce que vous comptez plus sur la rapidité de votre main que sur la sûreté de vos ripostes, — soit parce que votre adversaire, ne voulant pas quitter la défensive, vous contraint à ce rôle. — La prudence doit être plus encore votre loi.

X

En vous signalant, tout à l'heure, les avantages de tenir votre fer dégagé, afin d'éviter ce que l'on peut appeler *les attaques de l'épée*, c'était vous dire de ne jamais attaquer vous-même, sans avoir cherché préalablement à vous emparer du fort de l'épée adverse.

Surtout, point de feintes, — vous en connaissez les dangers ; — mais seulement des coups simples, procédant d'abord, soit par le maintien du fer ennemi, soit par un engagement, soit par une pression, soit par un battement fort ou faible, selon la ligne où vous voulez entraîner son arme. Cela vous deviendra plus facile, si le tireur que vous avez devant vous *donne de l'épée*.

Si, au contraire, vous avez à combattre un homme qui *ne la donne pas*, il faut, par adresse ou par agilité, parvenir à vous en emparer, et n'achever votre

attaque qu'après vous en être rendu maître, ou bien lorsque celle-ci, en voulant vous fuir et se dérober, aura laissé le corps complétement à découvert. — Le coup droit, en ce cas, arrive avec certitude.

La tension d'épée, que l'on appelle également *le coup d'arrêt*, — voilà ce qu'il faut craindre. C'est le coup que tentent le plus fréquemment ceux qui se tiennent par principe arrêté sur la défensive.

Dans ce cas, les demi-attaques réussissent presque toujours, si elles sont franchement dessinées. — Ou l'adversaire cherche la parade, ou bien il tend le fer; — c'est alors que vous vous en emparez subitement, et que vous achevez votre attaque à fond, sans absence d'épée, et surtout sans feinte.

XI

Vous devez comprendre qu'il m'est impossible d'énumérer dans une conversation tous les coups différents qui peuvent se présenter, les piéges que

vous pouvez tendre, comme ceux qui peuvent vous être tendus. — Ce sont choses d'intuition, de sentiment, d'inspiration; et elles appartiennent au caractère et à l'organisation physique et morale de chaque individu.

Certes, l'exercice de la lutte est un art qui ne s'apprend qu'après de longues études, et qui obéit à des combinaisons savantes et régulières.

Voyez deux lutteurs.

Suivez-les du regard. — Tantôt ils se relèvent; tantôt ils se ramassent sur eux-mêmes, se jetant à droite, à gauche, se saisissant, s'enroulant l'un dans l'autre; puis ils se lâchent, s'éloignent d'un bond, reprennent haleine en s'observant toujours d'un regard acéré, et recommencent la lutte. — Croyez-vous que tous ces mouvements, toutes ces subtilités du corps, tous ces élans soudains, tous ces brusques arrêts, puissent être régulièrement indiqués ou étudiés à l'avance? — Non.

En toute chose, l'homme avec son intelligence

s'empare de la science, fruit de ses veilles et de ses études, et la force à lui obéir. — Dans les combinaisons qu'il invente, dans les calculs qu'il médite, il l'interroge, il en recherche les secrets cachés, il la fouille dans ses replis, et la façonne, pour ainsi dire, à son gré jusqu'à ce qu'il ait atteint le but.

Je dois, pour compléter ces conseils, vous prémunir contre un défaut, dont on prend malheureusement la funeste habitude dans les salles d'armes, et qui peut coûter la vie; — c'est de s'arrêter après avoir touché, au lieu de se mettre, tout de suite, hors de portée et sur la défensive. — N'oubliez pas ce point important; — sans quoi, dans un duel, votre adversaire, quoique blessé, pourrait vous porter un coup mortel; — et il serait dans son droit.

Combien de fois, en effet, ne voit-on pas, dans les assauts, celui qui est touché riposter néanmoins et vous toucher presque simultanément à son tour, d'autant plus facilement que vous avez négligé de reprendre une garde sévère?

Rappelez-vous qu'un coup d'épée, — même si la blessure est mortelle, — laisse toujours une seconde ou deux avant qu'on n'en ressente les effets, soit en chancelant, soit en lâchant subitement son arme, soit en s'affaissant sur soi-même.

Aussitôt que vous penserez avoir touché, — car vous pouvez, en outre, vous tromper, — rejetez-vous vivement en arrière, prêt à continuer le combat.

XII

« — Je ne vois plus, messieurs, ajoutai-je après un moment de silence, d'autres conseils généraux sur lesquels je puisse appeler votre attention ; la pensée ne doit, à l'heure décisive d'une rencontre, s'attacher qu'aux points importants, et ces points se résument dans ces seuls mots : — confiance en soi, — prudence raisonnée, — énergie calme et réfléchie.

« — Certes, s'écria le comte de C..., ce que vous

nous avez dit est très-juste; et si l'on pouvait, quand on se bat en duel, penser à tout cela, ce serait merveille.

« — Ne pensez qu'à la moitié, répondis-je, et ce sera déjà très-beau; — il y a tant de gens qui ne pensent à rien.